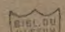
Volume 34, 1964 N° 2

L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

REVUE TRIMESTRIELLE
DE LA
SOCIÉTÉ ORNITHOLOGIQUE DE FRANCE
Rédaction : 55, rue de Buffon, Paris (V^e^)



L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

fondée sous la direction de J. DELACOUR

Comité de lecture :

MM. J. BERLIOZ, R.-D. ETCHECOPAR
et M. LEGENDRE

Abonnement annuel : France et Etranger : 34 F.

Toute correspondance concernant la Revue doit être adressée au Secrétariat : 55, rue de Buffon, Paris (V[e]).

Tout envoi d'argent doit être adressé au nom de la « Société Ornithologique de France ».

Compte Chèques Postaux Paris 544-78.

AVIS IMPORTANT

Par suite de la récupération d'un certain stock, nous avons le plaisir d'annoncer à nos membres que nous pouvons mettre à leur disposition les années arriérées suivantes de « *L'Oiseau et la R.F.O.* », au prix de :

45,00 F : 1934 - 1935 - 1937 - 1946 - 1954 - 1956.
30,00 F : 1932 - 1933 - 1938 - 1949 - 1957.
20,00 F : 1952 - 1955 - 1958 - 1959 - 1960 - 1961 - 1962.
12,00 F : 1941 - 1942 - 1947 - 1951.

Les auteurs sont priés d'envoyer leurs manuscrits dactylographiés, sans aucune indication typographique.

L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

SOMMAIRE

LA COLLECTION DE TROCHILIDES A. L. BUTLER

par J. Berlioz

De tous les groupes aviens c'est sans aucun doute celui des Trochilidés (Colibris) qui, depuis plus d'un siècle, a suscité le plus le zèle des Ornithologues collectionneurs et leur ardeur à se constituer des collections privées, qui, parallèlement aux musées publics, ont tant contribué à faire avancer notre connaissance systématique actuelle de ces Oiseaux. On ne saurait nier que la richesse spécifique de cette famille (on en connaît plus de 450 espèces et sous-espèces bien définies), jointe à son homogénéité et à ses attributs morphologiques et biologiques si particuliers, lui octroie un intérêt scientifique de premier ordre, tandis que la taille généralement très réduite de ses représentants et l'incomparable éclat de leur plumage stimulent l'attrait du collectionneur au même titre ou plus même que les plus brillantes collections d'insectes.

Aussi, dès 1830, alors que les plus anciennes prospections scientifiques avaient contribué à faire connaître déjà les surprenantes richesses de la faune tropicale américaine, commencèrent de se constituer d'importantes collections de Colibris, souvent associées d'ailleurs à des collections ornithologiques de caractère plus général, documents qui furent plus d'une fois la base d'ouvrages de qualité. Citons seulement, à titre d'exemples :

— vers le milieu du siècle dernier, en Angleterre la collection Loddiges et la collection Gould (toutes deux aujourd'hui au British Museum de Londres) ; en France la collection De Lafresnaye (aujourd'hui aux Etats-Unis) et la collection Bourcier (actuellement dispersée et même en partie détruite — ce qui en restait au Musée de Caen —) ;

— plus tard, vers la fin du xixe siècle, en Angleterre la collection W. Rothschild (aujourd'hui au Muséum de New-York), la collection Salvin et Godman (au British Museum), et la collection Boucard (maintenant en presque totalité au Muséum de Paris) ; — en Allemagne la collection H. von Ber-

LEPSCH (actuellement au Muséum de Francfort-sur-le-Main) ; — aux Etats-Unis la collection ELLIOTT ; — en France enfin la collection D'HAMONVILLE (maintenant dispersée), la collection E. SIMON (actuellement entre mes mains, selon la généreuse donation de M. et M[me] E. SIMON) et la collection E. GOUNELLE (depuis peu également en ma possession, à la suite des circonstances relatées ci-après).

C'est en France, semble-t-il, que le XX[e] siècle paraît avoir le mieux maintenu les traditions s'attachant à l'étude des Trochilidés et à la constitution de collections naturalisées de ces Oiseaux (ceci sans doute en grande partie grâce au commerce, aujourd'hui éteint, de la plumasserie). Mais en Angleterre pourtant s'était aussi révélé un ardent spécialiste de cette étude : A. L. BUTLER, qui, mort le 29 décembre 1939, laissa derrière lui une riche et très belle collection de Colibris, qu'il n'avait cessé de développer durant toute la fin de sa vie. C'est cette collection qu'il m'a été donné, avec l'entier assentiment des autorités du British Museum, qui avaient été pressenties, comme il convient, en premier lieu, d'acquérir récemment de la succession de A. L. BUTLER, et c'est elle qui fait ici uniquement l'objet de cette publication. Il convient de diviser celle-ci en deux parties :

— tout d'abord un aperçu général de la façon dont fut constituée la collection ;

— ensuite quelques détails sur les plus exceptionnels et les plus remarquables de ses éléments, car on sait que précisément la richesse numérique des grandes collections de Trochilidés a fait apparaître un nombre inusité d'espèces rarissimes et d'autres même litigieuses, comportant un certain nombre de cas d'hybrides présumés.

I. HISTORIQUE DE LA COLLECTION

A la suite de sa retraite de l'Administration coloniale anglaise (il avait été en dernier lieu « game-warden » au Soudan de 1901 à 1915) — retraite dont la date coïncida avec la première guerre mondiale —, A. L. BUTLER s'était retiré en Angleterre et il ne devait pas tarder à y entreprendre, dans sa charmante résidence de Horsham, cette collection de Colibris, qui devint très vite et resta l'occupation favorite de la dernière partie de sa vie. La première base substantielle de

cette collection fut l'acquisition à Paris, en 1919, de la collection GOUNELLE, dont la qualité de présentation ne pouvait en effet que séduire un amateur comme lui.

La collection de Trochilidés réalisée par E. GOUNELLE était remarquable à bien des points de vue. Cet entomologiste distingué — qui devait léguer au Muséum de Paris une admirable collection de Coléoptères-Cérambycides brésiliens — s'était, au cours de ses nombreux séjours au Brésil, épris de ces petits et ravissants Oiseaux, dont il se plut dès lors à réunir de vastes séries de spécimens, préparés par lui selon une technique exceptionnellement soignée : un coup d'œil jeté sur ses *Augastes scutatus* et ses *Heliactin cornutus* suffirait à en convaincre les plus sceptiques ! Une fois fixé par l'âge dans sa résidence, à Auteuil, GOUNELLE devait, lui aussi, amplifier sa collection de Colibris en ne la bornant pas à ses seules récoltes brésiliennes et, en courtoise émulation avec ses collègues E. SIMON et E. MOREAU (deux amateurs de grande classe, comme lui à la fois entomologistes et ornithologistes), il parvint à réaliser un ensemble de premier ordre, moins sans doute par le nombre des spécimens que par leur qualité sélectionnée. Je me rappelle fort bien qu'il eut l'amabilité de m'en faire les honneurs en 1913, et je pus admirer personnellement toute cette riche documentation (environ 1.200 spécimens), ainsi que sa présentation originale, voire même luxueuse (1). Il ne m'avait pas caché le souci que lui causait l'avenir éventuel d'un ensemble si magnifiquement entretenu. Après sa mort, survenue pendant la première guerre mondiale, on apprit, non sans surprise, qu'il l'avait légué à la Société Entomologique de France, à charge à celle-ci de le réaliser financièrement.

On dut attendre, pour procéder à cette opération, la fin des hostilités et, dès 1919, la collection fut mise en vente. Mon maître E. SIMON s'était alors proposé volontiers, malgré l'importance déjà considérable — plus grande encore scientifiquement et numériquement — de sa propre collection personnelle, pour en faire l'acquisition tant souhaitée. Mais, par

(1) En dehors de ses séries brésiliennes, GOUNELLE ne recherchait que deux ou trois spécimens au plus de chaque espèce, dont il entreprenait pour certains lui-même le montage. Les « peaux » restaient présentées isolément et côte à côte sur d'élégantes petites étagères confectionnées spécialement afin d'éviter le plus possible le maniement de ces peaux, toutes ces étagères étant contenues à leur tour chacune dans un casier à fermeture hermétique.

suite de dissentiments privés existant depuis longtemps entre lui et L. Bedel, alors Secrétaire général de la Société Entomologique de France, celle-ci préféra vendre la collection à A. L. Butler, qui, débutant dans cette étude, était venu en prendre connaissance. Ce geste, très regrettable puisqu'il faisait passer la collection Gounelle de France en Angleterre, privait ainsi les ornithologistes français d'une documentation précieuse, sur laquelle Gounelle avait publié, en 1910, dans le périodique « *Ornis* » une étude fort remarquable qui est restée depuis lors trop souvent méconnue : qui donc eût pu prévoir alors que cette collection française reviendrait, plus de quarante ans plus tard, à son pays d'origine ?

Il convient pourtant de reconnaître équitablement que, dans les mains de A. L. Butler, la collection Gounelle se trouvait tombée aussi entre fort bonnes mains : il ne cessa de lui consacrer tous les soins désirables et même elle se montra, sous son habile et active impulsion, le noyau d'un nouvel ensemble qui s'accrut rapidement dans des proportions imposantes. Au cours des années qui suivirent, Butler n'hésita pas en effet à se procurer, chez tous les marchands-naturalistes londoniens existant encore à cette époque, à peu près tout ce qui pouvait subsister de la riche documentation scientifique concernant les Trochilidés rapportée de leurs voyages d'antan par les voyageurs-collecteurs européens les plus réputés, tels que O. T. Baron, C. F. Underwood (Amérique centrale), H. Whitely (Guyane anglaise), etc., et par les naturalistes sud-américains locaux, tels que Briceno (Merida, Venezuela), Dinelli (Tucuman, Argentine), etc., documentation qui avait déjà abondamment servi à alimenter les deux Musées britanniques de Londres et de Tring. Il profita largement aussi des dernières ressources offertes par la plumasserie à son déclin, et sut par des échanges sagaces avec les deux musées précités, ainsi qu'avec divers musées des Etats-Unis et aussi quelques personnalités privées, comme E. Simon en France et K. Dernedde en Allemagne, obtenir quelques pièces de choix. Enfin il se ménagea même l'exclusivité d'un correspondant brésilien dans la région de Para, jusqu'alors assez négligée des prospecteurs européens en raison des difficultés d'accès et de climat ; c'est ainsi qu'il put en obtenir des séries, parfois considérables, des espèces de Trochilidés typiques de la région : *Phaetornis sup. Muelleri*, *Campylopterus obscurus*, *Lophornis Gouldi*, *Agyrtrina nitidi-*

frons, *Topaza pella* (sous-espèce qu'il décrivit sous le nom de *T. p. microrhyncha*), *Heliothrix phainolaema*, etc.

J'eus personnellement l'agréable privilège de recevoir de M. et Mme Butler le plus cordial accueil à Horsham, en avril 1930, et il me fut ainsi donné d'admirer à nouveau l'une des plus brillantes collections privées de Trochilidés qui aient été constituées en notre siècle. J'y retrouvai, non sans une légère pointe d'amertume, toutes les précieuses ressources de la collection Gounelle et je pus constater que, dès cette époque, la collection Butler pouvait se donner à juste titre l'allure d'une réplique, un peu plus modeste, des collections de Trochilidés du British Museum et du Musée Rothschild de Tring. Il convient d'y rappeler entre autres l'existence d'une bonne série de spécimens préparés par O. T. Baron, selon cette méthode si originale dont ce voyageur sut imprimer le cachet à ses récoltes faites en Californie, au Mexique, en Ecuador et dans le Pérou du Nord (voir à ce sujet : *Novitates zoologicae*, 1894, pp. 43-64). Selon l'exemple donné d'ailleurs précédemment aussi par Gounelle, Butler, en digne collectionneur qu'avaient séduit aussi bien l'intérêt scientifique d'une telle documentation que son caractère esthétique, conservait désormais sa collection sous un double aspect : une partie, la plus importante et comportant les grandes raretés, à l'état de « peaux », c'est-à-dire en présentation scientifique ; une seconde partie, plus strictement spectaculaire, à l'état de « montages » (1).

Nos relations scientifiques et épistolaires restèrent toujours empreintes d'une grande cordialité. Mais les dernières années de la vie de Butler furent assombries par un état de santé très déficient, qui ne lui permettait plus guère de s'occuper de questions scientifiques ni même activement de sa collection, et sa mort, survenue peu de temps après le début de la seconde guerre mondiale, laissa un peu sombrer dans l'oubli l'une comme les autres. La collection ne fut pourtant pas laissée à l'abandon, loin de là, et, conservée dans des meubles aménagés par lui avec le soin dont il n'avait jamais cessé de faire preuve, elle n'a subi comparativement que peu les outrages du temps : à l'heure actuelle, les belles séries entre autres de la collection Gounelle, préparées en majeure par-

(1) La collection de « peaux » est la seule de ces deux parties qui soit maintenant en ma possession.

tie entre 1889 et 1904, restent presque d'aussi fraîche et étonnante qualité qu'aux premiers jours.

Butler n'a laissé que peu de publications relatives aux Oiseaux de sa collection. On lui doit néanmoins la description de deux formes considérées nouvelles :

1° *Eriocnemis Söderströmi*, dont le type de description — qui en est resté l'unique spécimen connu — fut donné par lui, dès sa publication, au British Museum ;

2° *Topaza pella microrhyncha*, dont j'ai remis moi-même le type au British Museum, estimant qu'il est plus normal, lorsqu'aucun facteur d'altération éventuelle ne s'y oppose, qu'un type de description reste confié au Musée où il a été décrit, ce qui était pratiquement le cas.

D'un autre côté, antérieurement à lui, Gounelle, en dehors de la remarquable étude mentionnée ci-dessus — étude d'ailleurs beaucoup plus écologique que systématique — n'a non plus à son actif qu'un petit nombre de publications ornithologiques concernant sa collection, dont pourtant la description d'une espèce nouvelle, « *Polyerata cyaneotincta* ». Aussi les notes qui vont suivre me paraissent-elles loin d'être superflues afin de faire connaître et de commenter les documents les plus particuliers figurant dans cet ensemble, qui offre une représentation presque complète de la famille des Trochilidés.

II. Notes critiques sur quelques spécimens

1° *Lophornis Gouldi* (Lesson) : une série d'adultes et de jeunes des deux sexes, provenant de la région de Para (Utinga, Murutucu, Matta de Igapo, etc.).

Cette espèce est relativement peu abondamment représentée dans les collections européennes : elle ne paraît pourtant pas rare au Para et possède d'ailleurs une vaste extension géographique, puisqu'on la retrouve à travers le Brésil central jusqu'au Matto Grosso (un spécimen, dans ma collection, collecté à Juruena [Cuyaba] par le Dr Vellard). Elle n'est certainement que la forme représentative au Sud de l'Amazone du *Loph. ornata* (Bodd.), répandu au Nord dans toute la région guyanaise jusqu'à Trinidad et beaucoup plus connu : les ♂♂ adultes de ces deux oiseaux ne se distinguent pratiquement que par la couleur des longues parures laté-

rales du cou, rousses chez *ornata*, blanches chez *Gouldi*, les ♀♀ et les jeunes se montrant par contre difficiles à différencier les uns des autres et à peine moins teintés de roux chez *Gouldi* que chez *ornata*. Tous deux, avec le *Loph. magnifica* en plus, de l'Est du Brésil, constituent, si l'on veut, une super-espèce bien définie, tout à fait comparable à sa remplaçante dans l'Ouest de l'Amérique du Sud, constituée par les trois formes *Delattrei* - *stictolopha* - *Lessoni* ; il n'y a pas lieu, à mon avis, de séparer génériquement ces deux groupes de formes, qui d'ailleurs toutes se remplacent géographiquement l'une des autres.

2° *Polyerata cyaneotincta* Gounelle : un spécimen, ♂ ad., type de l'espèce, trouvé dans un lot commercial de Colombie (coll. GOUNELLE).

Cet oiseau, assez semblable dans l'ensemble au *Pol. amabilis* (Gould) bien connu, s'en distingue néanmoins nettement par l'extension et l'intensification de la teinte bleue, très brillante, du dessous du corps depuis la base du bec jusqu'à l'abdomen. Une bonne figuration en couleurs en a accompagné la description originale (E. GOUNELLE, *Rev. fr. Orn.*, 1909, p. 17). Il est possible que des recherches futures prouvent qu'il s'agirait là de deux sous-espèces d'un même type, malgré leurs différences très nettes, mais on ne sait pratiquement rien encore du *P. cyaneotincta* ni de son habitat réel.

Par ailleurs, contrairement à l'opinion qui a longtemps prévalu, le type n'est pas l'unique spécimen connu de l'espèce, puisqu'il en existe, dans une collection privée à Paris, au moins un autre spécimen, trouvé plus récemment dans des conditions identiques à celles du type, c'est-à-dire dans un lot de plumasserie provenant de Bogota.

3° Hybride *Thalurania glaucopis* (Gm.) × *Thal. furcata eriphile* (Less.) : ♂ ad., du Brésil (ancienne collection MONTEIRO).

Cet hybride entre deux espèces voisines d'un même genre a des caractères si accusés que son identité ne saurait faire de doute, comme l'a admis déjà BUTLER. Ses particularités sont en effet un exact mélange de celles des mâles chez les deux espèces génératrices : vertex bleu-violet avec, vers

l'avant, quelques plumes vert métallique très contrastées, abdomen bleu vers le milieu, vert sur les côtés, etc. Bien que ces deux espèces soient communes dans une grande partie du Brésil, ce spécimen en représente le seul cas de croisement qui, à ma connaissance, ait été signalé.

4° « *Timolia Lerchi* » ♂ ? ad., trouvé dans un lot commercial de Colombie (coll. GOUNELLE).

Plus d'un auteur a discuté déjà sur l'identité de ce spécimen, traditionnellement assimilé à l'énigmatique « *Thalurania Lerchi* » de MULSANT et VERREAUX, bien qu'il diffère assez notablement des descriptions de ce dernier, entre autres par l'absence totale de teinte bleue sur le menton et par les supra-caudales dépourvues aussi de teinte cuivreuse. En réalité, notre oiseau, tout comme les deux autres spécimens connus mentionnés par E. SIMON comme référables à cette prétendue espèce (tous deux actuellement au Muséum de New-York), ne semble marquer qu'un cas d'hybridation indéterminable, dont le seul caractère commun bien précis pour tous trois réside dans l'existence de quelques plumes d'un bleu très brillant sur le vertex, semblant ainsi indiquer une parenté partielle avec une espèce de Colibri à tête bleue. En dehors de cette particularité, notre spécimen offre l'apparence d'un oiseau tout à fait adulte, avec tout le dessous du corps d'un vert brillant, uniforme, très légèrement bleuâtre, et les sous-caudales noirâtres. Malgré une pattern générale semblable, il diffère par certains détails (entre autres l'absence de bande mentonnière bleue) de l'oiseau décrit par moi-même comme hybride possible (? *Thalurania nigrofasciata* × *Chrysuronia Œnone*.

En réalité, ces quatre spécimens ne me paraissent représenter que des cas individuels d'hybridation, et le nom de « *Timolia Lerchi* » doit disparaître à mon avis de la nomenclature ornithologique (tout comme d'ailleurs peut être la dénomination générique de « *Timolia* » elle-même.

5° « *Timolia* sp. ♀ » ?, un spécimen du Brésil (anc. coll. MONTEIRO).

BULLER a désigné ainsi un autre très curieux oiseau de sa collection, en en donnant une bonne description (*Bull. Brit. Orn. Cl.*, vol. LII, 1932, p. 130). Je ne saurais néanmoins

me ranger à son identification présumée et ce spécimen, au contraire, dont l'apparence est assez singulière, me confirme dans mon opinion qu'aucune des prétendues espèces constituant le genre *Timolia* n'existe en réalité (sauf sans doute « *T. chlorocephala* (Bourc.) »). Bien plus, son aspect dès l'abord évoque celui d'un hybride dont l'une des espèces génératrices serait *Leucochloris albicollis* (Vieill.), espèce commune au Brésil : tous les caractères distinctifs essentiels de cette dernière se retrouvent, très atténués, chez notre hybride présumé, à l'exception néanmoins de ceux de la queue, dont la disposition légèrement fourchue et l'égale largeur des rectrices ne rappellent en rien ce qui existe chez *Leucochloris*. Toutefois, les pointes claires des deux paires externes, qui ont certainement induit BUTLER à considérer cet oiseau comme « ♀ », ne sont nullement incompatibles avec cette hypothèse, puisque chez *Leucochloris* les deux sexes, semblablement colorés, présentent ce caractère, même plus développé.

Peut-être hybride *Leucochloris albicollis* × *Thalurania glaucopis* ?, deux espèces coexistant abondamment dans le Brésil oriental, et la seconde possédant une queue très fourchue.

6. *Topaza pella microrhyncha* Butler : une série de spécimens ♂♂ et ♀♀ ad. et imm., du Para, Brésil (Utinga, Murutucu, etc.).

Que faut-il penser de la sous-espèce décrite par BUTLER de ce très bel oiseau, dont d'autres populations locales sont également bien représentées dans sa collection ? Sans doute, les caractères différentiels indiqués par lui sont-ils assez peu sensibles, puisque seules des proportions en moyenne un peu plus faibles sont envisagées, auxquelles on peut ajouter peut-être une teinte rouge générale un peu plus foncée que chez les ♂♂ des autres prétendues races. Mais, malgré le nombre de spécimens examinés, dont malheureusement aucun — même le type déposé au British Museum — ne représente sans doute un ♂ en parure complètement développée, on ne peut encore rien affirmer de positif à ce sujet.

Par contre, les séries de Guyane anglaise et de Guyane française, représentatives respectivement des deux sous-espèces douteuses *T. pella pella* et *T. ps. smaragdula*, prouvent par leur grande diversité individuelle tant dans la taille que

dans les teintes éclatantes de la gorge (tirant tantôt sur le vert, tantôt sur l'orangé) et du thorax chez les ♂♂ (diversité encore plus prononcée que chez le *Chrysolampis mosquitus*, qui offre un peu les mêmes couleurs) que l'on ne saurait maintenir cette distinction et que les deux désignations sont, à mon avis, synonymes ou plutôt ne représentent que des variations individuelles sans aucune signification raciale.

7° *Iolaema whitelyana* Gould : « ♂ ad. », Rio Cadena, Pérou Sud-Est.

Il apparaît probable que ce spécimen d'une espèce réputée fort rare s'en trouve être précisément un sixième à ajouter aux cinq autres connus, mentionnés par J. T. ZIMMER (*Amer. Mus. Nov.*, n° 1513, 1951, p. 4), puis par moi même dans une note récente (*L'Ois. et R.F.O.*, 1962, p. 143). Il est à noter que la localité attribuée à ce sixième spécimen : « Rio Cadena » est la même que celle attribuée par ZIMMER à l'un des spécimens cités par lui et qui est très probablement celui (♀) qui est mentionné par H. v. BERLEPSCH et J. STOLZMANN dans *Ornis*, 1910, p. 120 — sans doute encore actuellement au musée de Francfort-sur-le-Main.

Ce spécimen de la collection BUTLER, étiqueté « ♂ » de la main du collecteur au Pérou, ressemble beaucoup à celui étiqueté « ♀ » dans ma collection et mentionné par moi (*l. c.*) comme provenant de Chanchamayo : il est même un peu plus petit, ce qui peut paraître paradoxal vu ce que l'on connaît des différences sexuelles apparentes chez les *Iolaema*. Mais, en fait, les variations de taille, aussi bien chez un sexe que chez l'autre, se montrent sensibles et fréquentes chez *Iolaema Schreibersi* comme chez *Heliodoxa Leadbeateri* (deux genres voisins réunis par ZIMMER en un seul), et l'homologie d'aspect de nos deux spécimens n'apporte guère de clarté nouvelle dans la question du dimorphisme sexuel chez les deux formes d'*Iolaema*.

8° *Heliotrypha luminosa* (Elliot) : un spécimen, apparemment ♂ subad., trouvé dans un lot commercial de Colombie (collection GOUNELLE).

GOUNELLE a déjà donné de cet oiseau une bonne description et une figure coloriée, dans une publication personnelle malheureusement très difficile à consulter (car non éditée

dans un périodique), et E. SIMON y a ajouté quelques brefs commentaires (*Hist. Nat. Troch.*, 1921, p. 369), qui résument ce que l'on sait actuellement de cette « espèce » si énigmatique, connue seulement par trois spécimens : le type, au British Museum ; un spécimen à New York (ancienne collection ROTHSCHILD), et celui-ci, trouvés tous trois dans les lots d'oiseaux de Bogota.

S'agit-il vraiment d'une « espèce » authentique ? Son aspect, ou plutôt la brillante couleur dorée de sa plaque jugulaire limitée sur le jabot par les traces d'un vague collier blanchâtre (comme on l'observe chez certains spécimens d'*Heliotrypha micraster*) l'apparentent peut-être plus à ce dernier qu'à aucune autre espèce de Trochilidé : il n'a rien de commun avec les *Iolaema*, parmi lesquels il fut placé lors de sa description initiale). Mais les teintes indécises de son plumage, sa pattern mal définie (il ne présente à la base du bec qu'une tache lumineuse diffuse) et surtout la couleur dorée de la gorge, sur laquelle se distinguent nettement (à la loupe) des traces rose violacé, font penser qu'il pourrait également s'agir de cas d'hybridité chez lesquels un des générateurs serait *Heliangelus Clarissae*, espèce commune en Colombie, chez laquelle la gorge violette et le collier blanc pur sont caractéristiques. Il est aussi à noter que le bec, chez les trois spécimens connus d'*H. luminosa* (très semblables, semble-t-il, l'un aux autres, ce qui serait en faveur de la validité de l'espèce), est plus long que chez aucune des espèces typiques d'*Heliangelus* et d'*Heliotrypha* (deux genres qui peuvent être très naturellement réunis en un seul).

9. *Heliotrypha Barrali* Muls. et Verr. — un spécimen, apparemment ♂ ad., trouvé dans un lot commercial de Colombie.

Comme le précédent, cet oiseau présente tout autant de caractères d'hybride que de caractères d'espèce véritable. Pourtant, on en connaît un nombre un peu plus considérable de spécimens et, dans ma collection entre autres, en figure un déjà qui se montre de tout point semblable à celui-ci, avec une plaque jugulaire de cette étrange couleur blafarde gris bronzé métallique, où se distinguent encore des tons rosés, suggérant une hybridation possible d'*Heliotrypha exortis* avec une autre espèce plus douteuse. Rappelons que l'*H. exortis*

est un oiseau très commun en Colombie et que l'*H. Barrali* en est certainement très voisin d'aspect.

Il est à noter que ces deux prétendues espèces *H. luminosa* et *H. Barrali*, ainsi qu'une troisième du même type, mais encore plus litigieuse, l'*H. speciosa* Salv., se différencient dès l'abord des espèces indiscutables du genre par un caractère commun : l'absence de tache frontale lumineuse bien délimitée, — la teinte diffuse qui la remplace suggérant évidemment l'hybridité. Toutes trois ne sont connues que par un très petit nombre de dépouilles, toutes trouvées dans les lots de plumasserie de Bogota.

10° *Metallura Theresiae* E. Sim. : un spécimen, ad. ou subad. (sans indication de sexe), Pérou Nord-Ouest, prov. de Pataz.

Ce spécimen d'une espèce bien caractérisée, mais rare et encore assez mal connue, est si semblable par son aspect et par son mode de préparation au spécimen-type de SIMON, actuellement en ma collection et qui fut rapporté par G. A. BAER de son voyage au Pérou (*Nov. Zool.*, 1902, p. 181), qu'il n'y a guère lieu de douter de leur commune origine, BAER ayant été sans doute lui-même en cette occasion tributaire de collecteurs indigènes. Il s'agit là vraisemblablement de deux ♀♀ adultes ou de deux ♂♂ immatures, la livrée du ♂ ad. (connue seulement par deux spécimens) n'ayant été décrite que plus récemment (1954).

Les caractères différentiels de cette espèce sont si particuliers qu'il n'y a pas lieu, à mon avis, de l'intégrer subspécifiquement à aucun des « groupes de formes » du même genre, pas plus au groupe *Williami - primolina - Baroni* (le *M. Baroni* n'est visiblement qu'une mutation colorée locale de *primolina*) qu'à un autre. C'est un oiseau, semble-t-il, assez étroitement localisé dans les Andes nord-ouest du Pérou, au même titre que son congénère *M. eupogon* dans le Pérou central qui en est sans doute le plus proche parent.

11° *Oxypogon Stubeli* Meyer : un spécimen, ♂ subad., du Mont Tolima, vers 4 000 m, Colombie centrale, en février 1910.

De cet oiseau, très rare et localisé, semble-t-il, dans le massif du Mont Tolima, seuls cinq ou six spécimens parais-

sent avoir été signalés jusqu'à présent (dont le type, ♂, sans doute existant encore en Allemagne ? et encore y a t il lieu de penser qu'aucun d'entre les ♂♂ ne se montre en parfaite livrée d'adulte, s'il faut présumer de ce stade d'après le développement relatif des parures céphaliques comparativement aux trois autres espèces connues du genre. D'après les textes de CHAPMAN (*Bird-life in Colombia*, 1917, p. 306) et de SIMON (*Hist. nat. Troch.*, 1921, p. 201), le spécimen de la collection BUTLER paraît être le mieux développé de tous ceux qui ont fait l'objet d'une mention ; il exhibe nettement tous les caractères différentiels si bien définis attribuables à cet oiseau : parure jugulaire bicolore, verte vers le menton, rose violacé vers la pointe, — teinte un peu fauve des parties claires des parures céphaliques (cette teinte est blanc pur ou blanchâtre chez les autres espèces), — pattern très particulière des rectrices.

Certains auteurs, PETERS entre autres dans sa *Check list*, ont cru devoir, sur le seul argument de localisation géographique, réunir les quatre formes décrites d'*Oxypogon* en une seule entité spécifique. Tel n'est pas mon avis : si le genre *Oxypogon* est considéré comme valide et distinct des genres *Chalcostigma* et *Oreonympha*, ses très proches parents, ces quatre formes isolées chacune dans un haut massif montagneux restreint (*O. Lindeni* dans les Andes de Merida, *O. Guerini* dans celles de Bogota, *O. Stubeli* dans le massif du Tolima et *O. cyanolaemus* dans la Sierra Nevada de Santa Marta), présentent toutes, avec un faciès générique certes homogène, des caractères différentiels si précis aussi bien chez les ♂♂ que chez les ♀♀ (entre autres couleur de la « barbe » et pattern des rectrices, et sans aucun terme de passage de l'une à une autre, qu'il me paraît tout aussi logique et en tout cas plus pratique de les traiter comme autant d'espèces distinctes.

12° *Heliothrix Barroti restricta* Blz. : un spécimen, ♂ ad., de « Citado », Ecuador Occ.

Ce spécimen ressemble très étroitement au « type » de cette sous-espèce, décrite par moi-même un peu dubitativement en 1951 (*L'Ois. et R. fr. Orn.*, p. 102), d'après un seul spécimen (le ♂ du moins) resté sans doute unique jusqu'à présent. Il constitue donc un argument de poids en faveur

de la validité subspécifique de cette population de l'Ecuador Sud-Ouest, dont le caractère distinctif n'apparaît d'ailleurs que chez les ♂♂, — les specimens du Nord Ouest de l'Ecuador ne différant pas, sexe à sexe, des *Hel. Barroti* typiques de Colombie.

Toutefois, l'étiquette de notre specimen de la collection BUTLER porte seulement la mention de localité : « Citado, Ecuador », c'est-à-dire la même que celle attribuée autrefois (voir à ce sujet : GOULD, *Proc. Zool Soc.*, 1870, p. 803) à des spécimens d'espèces variées rapportées par BUCKLEY de l'Ecuador occidental, dont l'une au moins (*Thalurania hypochlora*) est très caractéristique de cette région et parmi lesquelles figure aussi *Hel Barroti*. Or on sait, d'une part, combien la valeur documentaire des collections de BUCKLEY reste sujette à caution et surtout il convient de noter qu'il m'a été impossible de trouver dans un atlas récent ni ancien, pas plus que dans l'ouvrage de CHAPMAN : *Bird-life in Ecuador* (1926), aucune localité répondant à cette désignation : « Citado » ! Un doute subsiste donc encore sur la nature, soit subspécifique, soit mutationnelle, des deux spécimens précités.

D'autre part, il me paraît préférable de maintenir le nom de *Barroti* à l'échelon spécifique afin de souligner la différence essentielle (la couleur de la tête) qui existe entre les populations cis andines et les populations trans andines de ce type de Trochilidé, par ailleurs si homogène.

*
* *

En terminant, il faut encore noter qu'il m'a été malheureusement impossible de retrouver dans la collection BUTLER un des spécimens les plus intéressants parmi ceux récoltés par GOUNELLE au Brésil et mentionné comme tel par celui-ci (*l. c.*). Il s'agit d'un *Campylopterus larg. largipennis*, oiseau commun en Guyane, mais dont l'existence dans le Brésil central, reposant essentiellement sur cette citation, a été fortement mise en doute par les auteurs et même le plus souvent déniée (il ne s'agit pas, d'ailleurs, de *Camp. larg. obscurus*, la sous-espèce de Para). Le texte de GOUNELLE se montre pourtant si précis et si détaillé qu'on ne conçoit guère de méprise possible.

Or, il existe dans la longue série de spécimens de cette espèce figurant dans la collection BUTLER, parmi tous les spécimens très homogènes provenant de Guyane anglaise, hollandaise ou française, un spécimen un peu aberrant, sans aucune localité d'origine, se différenciant de tous les autres par ses teintes plus pâles, aussi bien le vert plus doré des parties supérieures que le gris, presque blanchâtre, des parties inférieures. Serait-ce là peut être le spécimen brésilien de GOUNELLE ? C'est ce qu'il ne m'a pas été possible de vérifier ni d'élucider, pas plus par le mode de préparation qu'en raison de l'absence de toute étiquette originale (cette lacune serait exceptionnelle parmi tous les oiseaux provenant de la collection GOUNELLE), et ce problème de l'existence de *C. largipennis* dans l'État de Minas Geraes reste ainsi toujours en suspens.

MISE AU POINT DU STATUT DE L'EMERILLON *FALCO COLUMBARIUS ÆSALON* TUNST EN FRANCE ET PLUS PARTICULIEREMENT DANS LE DEPARTEMENT D'EURE-ET-LOIR

par André LABITTE

Il nous a paru intéressant de connaître l'avis des auteurs sur la situation du Faucon émerillon dans la partie Nord-Ouest et Centre-Ouest de la France.

Le Marquis de TRISTAN, après avoir capturé deux sujets sur le Domaine de l'Emerillon (Loiret), le 16 août 1918, pensait qu'il devait y nicher.

Maurice de la FUYE indique un mâle tué à Cour-Cheverny (Loir-et-Cher) le 9 mars 1916. Cette date n'a rien d'extraordinaire, elle correspond à la migration de retour de l'espèce vers ses lieux de reproduction dans le Nord de l'Europe.

Dans sa Faune Ornithologique des Régions Naturelles de Loir-et-Cher, Roger REBOUSSIN écrivait en 1935 que ce Faucon était accidentel et très rare (1).

En ce qui concerne la Haute-Normandie, Georges OLIVIER citait en 1938 l'Emerillon comme espèce rare mais de passage double et régulier ; il ajoute que l'Emerillon avait niché autrefois en forêt d'Eu (Seine-Maritime), d'après L. H. BOURGEOIS (2).

Pour la Vendée, G. GUÉRIN écrivait dans son « Ornithologie du Bas Poitou » (*L'Ois. et la R.F.O.*, 1940, p. 340) « Des jeunes sujets arrivent à la Pointe d'Arçay dès l'extrême début du mois d'août. On peut rencontrer ensuite les oiseaux jusqu'à la mi-avril. Le mâle en belle livrée est d'une très grande rareté. »

Dates de captures : 2 janvier 1921, faubourg de Fontenay-le-Comte, ♀ juv. perchée, dépeçant un oiseau ; 25 novembre

(1) 3e mémoire de la Société Ornithologique de France, 1935.
(2) *L'O. et la R.F.O.*, 1938, N° 2.

1928, ♀ juv., La Faute sur Mer : 28 décembre 1933, ♂ juv à Granzais ; enfin, ♂ adulte à Saint Denis du-Payré en 1933

Passages 8 avril 1926, au travers de la plaine de Luçon, à la Pointe de L'Aiguillon, 10 avril 1938.

L'abbé DOUAUD, dans son étude sur les Oiseaux de l'Estuaire de la Loire (*Alauda*, 1948, p. 125) cite un mâle adulte chassant un Etourneau le 18 septembre 1946, et le dit assez fréquent en novembre décembre 1945 sur les prés de la côte, la Loire et les îles.

Dans l'*Inventaire des Oiseaux de France*, Noel MAYAUD le donne comme . « Migrateur de passage régulier en France et en Corse, de septembre à novembre, et en mars avril, mais quelques-uns hivernent. »

En Camargue, d'après les *Actes de la Réserve* N° 17, p. 17, et J. PENOT · « Il passe en automne avec, semble-t-il, une recrudescence de spécimens en octobre-novembre. Quelques rares sujets hivernent. »

La Station Biologique de la Tour du-Valat (1er Compte rendu d'activité et recueil des travaux, 1957, p. 69), précise « Vu du 26 au 29 octobre à la Tour-du-Valat. Cette espèce, peu souvent signalée, est en réalité de double passage et hiverne régulièrement Observations et captures à la Station Biologique. »

Dans la partie Nord du département d'Eure et-Loir, ce Faucon est régulier au passage automnal, mais beaucoup moins fréquent au printemps. Toutefois il n'est pas très rare, comme le dit REBOUSSIN pour le Loir-et Cher distant d'environ 90 km au sud de mon centre d'observation En effet, il ne se passe pas d'année sans que ce petit Faucon soit rencontré, quelquefois à plusieurs reprises, et même capturé

La direction suivie par ce petit Rapace est en général plein sud, dans l'axe du Loir-et-Cher, il doit donc traverser ce département pour gagner ses quartiers d'hiver

Ce sont surtout des oiseaux en plumage de jeune que l'on rencontre, ainsi que quelques femelles adultes. Les mâles en beau plumage d'adulte sont beaucoup plus rares, de l'ordre de un pour une douzaine de jeunes, environ.

Le Faucon émerillon qui est, avec la Crécerellette *Falco naumanni*, le plus petit de nos Rapaces puisqu'il ne mesure que 0,26 de longueur pour le mâle et 0,30 à 0,32 pour la femelle, apparaît, dans la nature, de la taille d'une forte Grive draine, mais en plus trapu, la queue étant plus courte

et les ailes plus longues. La coloration brune du dessus est analogue à celle de cette Grive, pour les jeunes individus.

En général il se déplace rapidement et progresse par battements d'ailes d'une cadence régulière, qui ne semblent pas utiliser toute l'envergure, mais lui assurent néanmoins une trajectoire rectiligne ; le vol est le plus souvent ramé et à peu de hauteur du sol en terrain découvert.

Par vent debout ou sur les côtés, je l'ai observé plusieurs fois rasant la terre ; il paraissait alors sauter les obstacles peu élevés rencontrés sur son parcours. Quelquefois ses passages se font à hauteur d'arbres et, pour ma part, je ne l'ai vu que de rares fois à une cinquantaine de mètres.

Bien que n'ayant pas noté toutes mes observations, je crois utile d'en faire connaître quelques unes car elles font apparaître un plus grand nombre d'apparitions à l'automne qu'au printemps. La plus précoce date du 19 octobre 1947 et la plus tardive du 30 avril en 1938, ce qui est exceptionnel.

Les rencontres de cet élégant petit Rapace, comme aussi celles de beaucoup d'autres représentants de cet ordre, ont toujours été plus nombreuses les années qui ont suivi les guerres, aussi bien celle de 1914-18, que celle de 1939-45. Ce fait est probablement dû à l'interdiction de la chasse par suite des hostilités.

C'est en octobre 1922 que j'ai noté ma première observation de ce Falconidé en Eure-et-Loir.

Il s'agissait d'un mâle en plumage d'adulte parfait. Blessé d'un seul grain de plomb et ramené vivant, je l'ai soigné à la maison. Il accepta la nourriture au bout de deux jours. Ayant retrouvé toute sa vigueur il fut remis en liberté dans la huitaine qui suivit sa capture.

En 1927, le 4 novembre, capture d'un jeune mâle poursuivant des Bruants jaunes en vallée d'Eure.

1933, 31 décembre. Un sujet juvénile est tué, alors qu'il passait en direction Sud, en vallée d'Eure.

1937, 2 décembre. Passages de plusieurs Emerillons en direction S. S. E., par vent très fort de S.-W., après de fortes pluies la nuit précédente. Quatre spécimens passèrent les uns après les autres dans la matinée, entre 8 et 11 heures, dont un mâle adulte bien coloré. Certains de ces oiseaux volaient à ras de terre, gênés par le vent violent ; d'autres se tenaient à une vingtaine de mètre du sol, se faisant drosser par le vent

qu'ils recevaient de côté. Malgré cela, leur progression était rapide et paraissait aisée.

1938, 7 janvier, un Emerillon passe comme une flèche au-dessus d'une aulnaie à une vingtaine de mètres de hauteur en direction Sud.

1938, 30 avril, un spécimen passe à grande vitesse à environ 30 mètres de hauteur en direction S.-W.

1943, 10 janvier « Un sujet passe à peu de hauteur au dessus de la plaine entre les villages de Mézières-en Drouais et Marsauceux, en direction S S.-W. Les Pinsons des arbres et du Nord, réunis en bande dans les parages, font aussitôt retentir leurs cris d'alarme et s'empressent de regagner le milieu des buissons environnants. »

1943, 16 novembre « Un individu en plumage juvénile chasse les Pinsons réunis en bandes près du cimetière de Mézières, sur le coteau. »

1947, 19 octobre. « Un sujet juvénile mâle est abattu en vol. Poids : 168 gr ; aile pliée : 0,201 ; queue : 0,112 ; tarses 0,028 ; estomac vide. »

1947, 27 novembre. « Jeune mâle tué au fusil. Poids : 139 gr ; aile pliée : 0,198 ; queue : 0,125 ; tarses : 0,028 ; doigt médian et ongle : 0,035 , bec bleu, cire jaune verdâtre, pattes jaune-citron, œil brun noir. Dans l'estomac : restes d'une Mésange avec ses deux tarses, et patte d'un autre petit Passereau.

1948, octobre. « Passage de plusieurs sujets en plumage juvénile en direction Sud, dans le courant de ce mois. »

1961, 19 novembre. Une Corneille noire *Corvus corone* poursuit un Faucon émerillon pendant quelques centaines de mètres à une trentaine de mètres de hauteur. Malgré les évolutions rapides, en zigzag, du Rapace, la Corneille le suit d'assez près, mais finalement l'Emerillon gagne de vitesse et continue sa route vers le Sud, tandis que la Corneille fait demi-tour.

Grâce à l'amabilité de la Direction du Centre de Recherche sur les Migrations des Mammifères et des Oiseaux du Muséum (C.R.M.M.O.), il m'a été permis de relever quatorze fiches de reprise en France des Faucons émerillons bagués à l'étranger. Ces renseignements permettent de se rendre compte de l'orientation suivie et des distances parcourues :

	21. [illegible]	bagué à Aaland, Finlande ;
	2.11.32	repris à Rochefort-Montagne, Puy-de-Dôme. 1 930 km.
ad	7.10.57	Gaurain Ramecroix, Belgique ;
sexe	9. 1.60	Plouvien, Finistère.
ad	20.10.57	Près de Mol, Belgique ;
sexe ?	27.10 7	Cubzac, Gironde.
pull	14. 7.33	Opland, Norvège ;
	9.11.33	Suilly-la Tour, Nièvre. 1.670 km S.-S.-W.
pull.	13. 7.34	Opland, Norvège ;
	25.10.34	Brieux, Deux-Sèvres. 1.750 km au S.-S.-W.
pull.	20. 7.57	Dovre, Norvège ;
	14.12.58	La Chapelle Basse Mer, Loire-Atl. 1.790 km S.-S. W.
pull.	13. 7.34	Opland, Norvège ;
	10. 3.35	Hamps-au-Mont, Somme.
pull.	2. 7.49	Vasterbotten, Suède ;
	6.11 49	Milly-la-Forêt, Seine-et-Marne. 2.150 km.
pull.	4. 5.52	Gotland, Suède ;
	29.11.52	Revel, Haute-Garonne
pull.	4. 7.52	Gotland, Suède ;
	18.11.54	Aix-en-Provence, B.-du-Rhône. 1.750 km S. S W
pull.	4. 6.56	Abisko Ostra, Suède ;
	fin 10 56	Pouillé, Vendée. 2.700 km S.-S.-W.
pull.	28. 6.55	Hassingland, Suède ;
	27 11.55	Rochefort-en-Yvelines, S.-et-O. 1.670 km S.-W.
pull.	30. 6.49	Schleswig-Holstein, Allemagne ;
	28. 1.51	Lignière, Cher.
pull.	2. 7.38	Yorkshire, Angleterre ;
	20.10.38	Dax, Landes. 1.160 km S.

Il ressort que sur ces 14 reprises, 11 concernent des jeunes, dont le sexe n'a pu être indiqué, et trois concernent des adultes, dont au moins une femelle.

Parmi les 11 jeunes bagués :

4 proviennent de Norvège, tous bagués entre le 13 et 20 juillet ;

5 proviennent de Suède, bagués entre le 2 et 28 juillet ;

1 provient d'Allemagne, bagué le 30 juin ;

1 provient d'Angleterre, bagué le 2 juillet ;

2 adultes ont été bagués en migration post-nuptiale en Belgique, sans indication de sexe ;

1 femelle fut marquée en septembre en Finlande.

La direction de la migration est Sud Sud-Ouest, sauf pour un des adultes, bagué en migration en Belgique et repris dans le Finistère, marquant ainsi une tendance vers l'Ouest.

Les dates des baguages pour les jeunes oiseaux, sur les lieux d'origine, s'échelonnent du 4 juin au 20 juillet.

L'Émerillon bagué le plus tard, a été marqué en migration le 20 octobre en Belgique, ayant donc quitté ses lieux de reproduction.

Toutes les reprises effectuées en France l'ont été entre octobre et mars (1 en octobre, 6 en novembre, 1 en décembre, 2 en janvier et 1 en mars), soit 9 la même année du baguage.

Parmi ces reprises, la date la plus précoce est le 20 octobre en 1938 pour un oiseau bagué pull. en Angleterre. Il fut repris la même année dans les Landes, au bout de trois mois et dix-huit jours, et un parcours de 1 160 km.

La date la plus tardive est le 10 mars 1935 dans la Somme. Il devait s'agir d'un oiseau remontant vers le nord, où il avait été bagué pull. en Norvège l'année précédente.

Celui qui a comporté le plus court port de bague est un pull. bagué en migration en Belgique le 20 octobre 1957 et repris 7 jours après à Cubzac, en Gironde, après un parcours approximatif de 1.000 km.

Le plus long trajet a été effectué entre Abisco (en Suède) et Pouillé, en Vendée, par un oiseau bagué juv. soit 2.700 km en un peu plus de 4 mois.

La durée la plus longue du port de bague est afférente à un Émerillon bagué pull. le 4 juillet 1952 à Gotland en Suède et repris à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), le 18 novembre 1954, soit au bout de deux ans, quatre mois et quatorze jours, faisant supposer trois voyages d'hivernage et deux de retour à son pays de reproduction.

En résumé, on ne peut citer qu'une observation en septembre, et la note de GUÉRIN me laisse perplexe quand il écrit : « ... des jeunes sujets arrivent à la Pointe d'Arçay (Vendée), dès l'extrême début du mois d'août ». Il doit y avoir certainement erreur ou confusion.

Quant à la nidification de l'espèce en France, elle reste à prouver. Pour ma part, je n'y crois pas. En tout cas, aucune preuve n'est venue, depuis plus de soixante ans, confirmer les suppositions faites par certains auteurs et collectionneurs.

LES OISEAUX DE PACARITAMBO (OUEST DE L'ECUADOR)

(suite et fin)

par A. BROSSET

LA FORÊT « OUVERTE »

J'entends par ce terme une zone bien individualisée, située au nord du secteur prospecté, et s'étendant sur environ deux hectares. Les très grands arbres ne sont représentés que par des *Bombax*, morts pour la plupart ; les autres essences paraissent avoir fait l'objet de coupes désordonnées. Dans les clairières se sont développés des taillis, où le bambou domine par taches. Le sous-bois est plus ou moins pénétrable, les rejets épineux constituant localement des étendues infranchissables.

Les taillis où se mêlent bambous et plantes feuillues comptent une riche avifaune. Le Tinamou *Crypturus soui*, oiseau bruyant, mais d'une grande méfiance, s'y rencontre avec la densité moyenne d'un chanteur par hectare de forêt. Cette espèce a une couleur terne et une allure générale qui rappellent celles d'une jeune Poule d'eau européenne. Très près de terre, dans les enchevêtrements de racines et de broussailles, on observe le robuste Formicaride *Taraba major*, oiseau noir et blanc, aux formes ramassées. Dans le même milieu, sous les bambous, on lèvera l'Engoulevent *Nyctidromus albicollis*. Le taillis, à moyenne hauteur, est peuplé de nombreux Pics, *Dendrocolaptidae* et Colibris dont je reparlerai dans les paragraphes consacrés à ces groupes. Le Coucou (non parasite), *Pyaya rutila*, y est très abondant, de même que divers Fringillidés tels que les *Saltator maximus* et *striatipectus*, et le Gros-bec *Cyanocompsa cyanoides*, chez lequel la femelle est roussâtre et le mâle porte une livrée bleu sombre.

Un Tyran *Myophobus fasciatus*, et le Cyclarhidé *Cyclarhis*

nigrirostris ont été observés dans les parties feuillues des bambous.

Sur les branches sèches de celte zone, en bordure des clairières ou des chemins, chassent à l'affût des paires de *Galbula ruficauda*. Seule l'espèce *ruficauda* représente la famille des Galbulidés à l'ouest des Andes, la quasi totalité des Galbulidés habitant la zone amazonienne. Cet oiseau élégant rappelle beaucoup les Guêpiers par son aspect, mais le dos est d'un vert métallique inconnu chez les *Merops*. Le secteur prospecté comptait 3 couples, localisés dans des zones à bambous.

Galbula ruficauda chasse à la manière des Guêpiers d'Europe Les insectes sont capturés au cours de vols circulaires et rapides, qui ramènent l'oiseau à son point de départ, le plus souvent une branche sèche, à mi-hauteur de la végétation. Cet oiseau visible et bruyant manifeste peu de crainte vis-à-vis de l'homme.

Un Bucconidé, *Nystalus radiatus*, a été obtenu dans la forêt ouverte L'oiseau était perché dans la tête feuillue d'un « guaroumo ». Les Bucconidés rappellent beaucoup, par leur apparence et leurs mœurs, les Martins chasseurs des régions tropicales de l'Ancien Monde. *Nystalus* serait une espèce rare. Sa tête relativement énorme, sa queue mince, son plumage d'Engoulevent, donnent à ce Bucconidé un aspect assez bizarre

Enfin, il existe dans la forêt ouverte un assez grand nombre d'espèces communes également dans les sous bois de la forêt dense.

La forêt dense

1) *Au niveau du sol.*

La forêt dense présente plusieurs biotopes distincts, avec une faune particulière pour chacun d'eux. Au niveau du sol, on rencontre à nouveau le Tinamou *Crypturus*, mais aussi un Phasianidé *Odontophorus erythrops* et un Cracidé, réferable probablement à *Ortalis erythroptera*. S'y observe encore, quoique assez rarement, le Furnariidé *Sclerurus guatemalensis* Cet oiseau court à terre rapidement ; son aspect et son comportement rappellent ceux des Turdidés. L'écologie des Furnariidés varie énormément d'une espèce à l'autre ; *Sclerurus* semble bien un oiseau purement terrestre La grosse Tourterelle *Leptotila pallida* est une espèce forestière qui se tient

normalement sur le sol des sous-bois, où elle circule à la manière des Perdrix. C'est un oiseau commun, vivant isolé ou en petites compagnies. Son envol bruyant rappelle aussi beaucoup celui des Galliformes.

Le grand Engoulevent *Nyctibius griseus* a été rencontré plusieurs fois dans la forêt dense. Ces oiseaux ne se tenaient pas sur le sol, mais sur des branches d'arbres morts, tombés à terre. Malgré la protection certaine que leur confère leur forme et leur couleur, dont le mimétisme avec le bois est remarquable, ces Nyctibiidés se sont montrés beaucoup plus fuyards que les Engoulevents terrestres.

2) *Le sous-bois à l'étage compris entre 0 et 3 mètres environ*

Le sous-bois des futaies de Pacaritambo est presque entièrement couvert d'un arbuste appelé localement « bimbre », qui présente un intérêt pour le zoologiste, en ce sens que les fleurs rouges du « bimbre » attirent en mai-juin beaucoup d'oiseaux et de mammifères nectarivores. A ces espèces se mêlent nombre d'insectivores dont l'identification est malaisée, du fait de leur petite taille et leur aspect insignifiant.

La partie basse des taillis de « bimbre » est le biotope de *Arremon aurantiirostris*, Fringillidé forestier aisément identifiable à son bec rouge corail. L'unique Turdidé de Pacaritambo, *Turdus nudigenis*, s'y montre particulièrement commun. On y retrouve aussi un bon nombre de *Saltator maximus*, et occasionnellement le Tanagridé *Ramphocelus icteronotus*, dont le mâle attire l'attention par le jaune acide de son croupion, tranchant sur le noir profond du reste du plumage. Son vol bruyant et ses appels suffisent, par ailleurs, à singulariser cet intéressant oiseau. Les feuillages des arbustes sous-jacents à la forêt dense abritent plusieurs petites espèces, deux Formicariidés *Dysithamnus mentalis* et *Pyriglena pacifica*, plusieurs Tyrans : *Lophotriccus pileatus*, *Leptopogon superciliaris*, *Myiarchus tuberculifer*, un Vireonidé migrateur *Vireo olivaceus*, et enfin, pendant la floraison des « bimbres », une pullulation du Cérébidé *Caereba mexicana*.

3) *Le sous-bois entre 3 et 15 mètres environ.*

Dans les taillis plus élevés, sous-jacents à la haute forêt, se rencontre le Momotidé *Momotus momota*, bel oiseau fores

tier, régulièrement répandu. Les Momots, qui rappellent beaucoup, par leurs mœurs et apparences, les Rolliers de l'Ancien Monde, se rencontrent isolément ou par paires dans les sous-bois clairs, et ils ne semblent jamais fréquenter les hautes frondaisons. Cet oiseau imprime parfois à sa longue queue terminée en palette un mouvement nerveux de balancier, dans le sens horizontal, qui paraît traduire l'excitation ou l'inquiétude.

On rencontre au même étage de végétation que *Momota*, les Furnariidés forestiers *Hylocistes subulatus* (une observation), *Anabacerthia variegaticeps* (une observation) et *Xenops minutus*. Cette dernière espèce mise à part, il semblerait que les espèces Furnariidés soient représentées par une densité d'individus très faible. Parmi les Tyrannidés, le Roi des Gobe-mouches, *Onychorhynchus occidentalis*, constitue l'espèce la plus remarquable. La couronne de plumes longues et brillantes qui valut son titre à ce Tyran, est le plus souvent invisible, du fait que l'oiseau la porte sur la nuque, pliée à la manière d'un éventail. Un autre Tyran à écologie similaire est *Myobius atricaudus*. Cette espèce n'a rien de bien remarquable dans sa morphologie ; elle n'en est pas moins l'une des plus curieuses à observer. C'est un petit être vif, papillonnant, les ailes pendantes, la queue ouverte en éventail, agrémentant son incessante activité de toutes sortes de pirouettes et de cabrioles, dont l'utilité biologique échappe à l'observateur. On reconnaît là les habitudes des « Fantail flycatchers » asiatiques du genre *Rhipidura*, avec lesquels les *Myobius* américains montrent une convergence frappante dans les allures. L'écologie et le comportement sont les mêmes chez ces deux genres, qui n'ont pourtant aucun lien de parenté. *Colonia colonus*, dont la queue se prolonge en son centre par deux minces et très longues rectrices, était une espèce comptant deux paires cantonnées sur le secteur prospecté. Ce petit Tyrannidé se tient à l'affût sur l'extrémité d'une branche morte, où sa silhouette rappelle celle d'une Hirondelle au repos. Son comportement de chasse est typique des Gobe-mouches. Les insectes sont capturés au cours de vols circulaires rapides qui ramènent régulièrement l'oiseau à son point de départ.

Les Parulidés sont représentés dans cet étage de végétation par le minuscule mais très commun *Parula pitiayumi*. Cette espèce, qui manifeste un certain éclectisme écologique, rappelle les Paridés de l'Ancien Monde par son comportement

Pipra mentalis et *Manacus manacus* sont des oiseaux forestiers que leur silhouette courte et ronde distingue immédiatement comme des Pipridés. Le mâle de *Pipra mentalis* est remarquable par son iris blanc, et aussi par la couleur vermillon de sa tête qui tranche sur le noir profond du reste du plumage. Le mâle de *Manacus* présente, lui, sous la gorge, une touffe de plumes longues et lâches. Ces Pipridés sont des oiseaux indolents, qui passent la plus grande partie du temps immobiles, perchés dans les frondaisons des arbres élevés. Ils en descendent pour se nourrir dans les arbustes bas, dont ils mangent les baies avec avidité, et remontent ensuite dans les feuillages épais.

Les Cotingidés sont représentés au même étage de végétation par *Attila cinnamomeus*. Cette espèce est connue pour son polymorphisme. Les sujets observés à Pacaritambo étaient tous d'une teinte roux jaunâtre, assez chaude. *Attila* s'identifie aisément dans la nature par l'habitude qu'il a de balancer sa queue de haut en bas et de bas en haut sur un rythme lent. Un autre Cotingidé commun est *Platypsaris homochrous* ; le dimorphisme sexuel, chez cet oiseau, intéresse non seulement le plumage, gris chez les mâles, roux chez les femelles, mais aussi la forme des remiges, différente chez les deux sexes.

Pitylus grossus, Fringillidé forestier, au fort bec rouge, à la livrée d'un gris ardoise délicat, s'observe dans l'étage de végétation compris entre 3 et 10 mètres. C'est là où il recherche les baies, les graines et les insectes qui forment sa nourriture.

Les Tanagridés sont représentés par *Tachyphonus luctuosus*, abondante petite espèce noire et blanche, et par les beaux Tangaras rouges, *Piranga rubra* et *Piranga flava*. Le premier, hivernant d'Amérique du Nord, était commun en février. Le second, indistinguable de l'autre dans la nature, est une espèce sédentaire, qui a fait l'objet d'une capture en juin.

A noter aussi que la Grande chouette *Pulsatrix perspicillata* a été obtenue dans le même milieu.

4) *Les hautes frondaisons.*

Ce dernier étage de végétation est constitué par les hautes frondaisons des Matapolos, des Colorados et des *Pelliciera*. C'est un milieu dont l'observation est difficile, du fait de son

éloignement du sol et des mauvaises conditions d'éclairage qui y règnent.

Pour ces deux raisons, la plupart des petits oiseaux qui y vivent n'ont pu être identifiés. Seules les grandes espèces ont fait l'objet de collectes et d'observations.

Les plus remarquables sont les Toucans et les Trogons. Deux Toucans, *Ramphastos swainsoni* et *Pteroglossus erythropigius*, se rencontrent à Pacaritambo. Le premier est commun et probablement sédentaire, quoiqu'on ne puisse guère parler de cantonnement à son sujet. Comme pour la plupart des espèces frugivores, sa présence dans un secteur est déterminée par la maturation des fruits sur les arbres. Là où des fruits mûrissent, les Toucans apparaissent. Quand un secteur a été exploité, ils en recherchent un autre. De toutes façons, dans la région qui nous occupe, les frugivores trouvent une source intarissable de nourriture dans les grandes plantations de bananiers. Cet avantage a un revers : les gardiens des plantations tirent les Toucans pour les détruire ou les manger.

Ramphastos swainsoni est une espèce assez méfiante. Mais, dans certains cas, son naturel inquisiteur le pousse à se rapprocher de l'homme. Ces oiseaux vivent en petites compagnies dans les frondaisons des grands arbres. Par contre, les *Pteroglossus* observés étaient des Toucans solitaires.

Deux Trogons fréquentent ce même biotope : *Trogon massena* et *Chrysotrogon violaceus*. Leur milieu est la forêt épaisse, à l'exclusion des bordures. *Trogon massena* se montre très commun ; quatre ou cinq mâles chantaient en février sur le secteur prospecté. Les arbres porteurs de fruits provoquent des concentrations de sujets, et c'est un fascinant spectacle que de voir ces brillants oiseaux voltiger souplement autour des rameaux où ils cueillent les fruits tout en volant.

Trogon massena se montre beaucoup moins méfiant que ses homologues asiatiques. Il n'a pas comme eux l'habitude de « tourner le dos » à l'observateur, pour ne lui montrer que la face de son corps homochrome aux feuillages. Il est habituel d'observer le *massena* de près, exposant en pleine vue le rouge éclatant de son poitrail et de son ventre.

Chrysotrogon, petite espèce à ventre jaune, s'est montré moins abondant que le précédent. Les deux espèces s'asso-

cient dans l'exploitation des mêmes arbres porteurs de fruits. La petite Tourterelle forestière *Claravis pretiosa* est commune dans les grands arbres et les bambous.

Ces hautes frondaisons sont aussi le domaine de Perroquets divers. Les Psittacides equatoriens sont d'une extraordinaire méfiance, surtout les plus grands. Leur vigilance a probablement pour cause les persécutions dont ils sont victimes, non seulement à cause des dégâts qu'ils commettent dans les cultures, mais aussi à cause de la valeur marchande elevee des sujets pris au nid. Six espèces de Psittacides ont été vues sur le secteur prospecté. Mais trois seulement y furent collectées, les autres restant inabordables. Parmi ces dernieres, j'ai cru reconnaître l'Ara *Ara ambigua guayaquilensis*. Cet oiseau ne serait pas rare, et des bandes de 4 à 6 sujets furent observées à plusieurs reprises. L'espèce la plus commune est *Brotogeris pyrrhopterus*. Perroquet très répandu dans l'ouest de l'Ecuador, où des bandes nombreuses se rencontrent spécialement au voisinage des bananeraies. Enfin, un specimen du beau *Pionus menstruus* a été collecté. Il s'agit d'un isolé, se reposant au sommet d'un arbre mort.

Un oiseau facile à observer dans les hautes cimes est le grand Coucou *Piaya cayana*. Les Cuculidés de Pacaritambo se partagent les divers biotopes de ce secteur. *Crotophagus* peuple de ses colonies les bordures humides. *Tapera* la végétation sous-jacente épaisse, *Piaya rutila* se localise à mi hauteur, dans la forêt ouverte, *Piaya cayana* occupe le plus souvent les frondaisons élevées. On y observe la mince silhouette rousse de ce dernier se faufilant à travers les branches, en poursuivant de grands orthopteres au cours de vols acrobatiques, avec des plongées et des remontées en chandelles spectaculaires.

En fevrier, le grand Cassique *Cacicus fulvicrissus* était assez commun au sommet des grands arbres. Il attirait l'attention sur lui par son chant aux sonorités liquides. Cet oiseau est commun dans les zones semi forestières de l'ouest de l'Ecuador. La présence de chanteurs indiquait l'existence d'une colonie proche du secteur prospecté.

Enfin, plusieurs espèces se localisent sur les cimes des arbres morts. C'est d'abord le Grand tyran *Megarhynchus pitangua*. Cet oiseau se tient sur les plus hautes branches, où ses cris monotones appellent l'attention de l'observateur

Les *Megarhynchus* vivent en petites sociétés ; leur vol puissant, irregulier, avec des plongées et de brusques remontees, les caracterise aisement à grande distance. Plus neutre dans son aspect et son comportement est *Myodinastes maculatus*, un autre Tyran qui hante aussi les hautes cimes des arbres morts. Cet oiseau était d'observation quotidienne a Pacaritambo.

Les deux Cotingides *Tityra semifasciata* et *Tityra inquisitor* fréquentent au repos les ramures des arbres morts. Ces beaux oiseaux s'y reunissent en petites compagnies. La nettete de leur plumage, d'un gris délicat, leur comportement tranquille, leur silhouette épaisse, rappellent ceux des Jaseurs genre *Bombycilla* du nord de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Finalement, la derniere espece commune dans les ramures mortes est un Bucconide, *Notharchus tectus*. L'aspect de cet oiseau noir et blanc rappelle en tout point celui des Martins chasseurs de l'Ancien Monde, et le comportement ne diffère pas de celui de ces derniers. L'immobilité caractérise ce comportement, *Notharchus* pratiquant la chasse a l'affût. Cependant, la réputation de paresse des Bucconidés est parfois démentie par des phases d'activité très grande. J'en ai observé un qui, sur une grosse branche, se livra.t à une sorte de danse sur place, tout en frappant des coups de bec vigoureux. L'observation attentive de cette agitation inhabituelle en révéla le sens , le *Notharchus* detruisait un nid de fourmis, probablement pour en capturer les larves, et la « danse » avait sans doute pour but de prevenir les morsures de ces insectes

5) *Zone aérienne au-dessus de la forêt.*

Plusieurs espèces ont pour territoire les zones aeriennes au-dessus de la forêt · un Apodidé, *Panyptila cayennensis*, et deux Hirundinides, *Progne chalybea* et *Stelgidopteryx ruficollis* Il s'agit de trois espèces bien répandues en Ecuador, et dont l'ecologie n'est pas spécialement forestière

Plusieurs Apodidés et Hirundinidés non identifiés font aussi partie de l'avifaune de Pacaritambo.

Notes sur l'écologie de divers groupes d'oiseaux de la forêt de Pacaritambo

Les Picidés

Je traiterai à part de l'écologie des *Picidae*, des *Dendrocolaptidae*, des *Troglodytidae* des *Trochilidae* et des Rapaces en général. En effet, ces groupes occupent des milieux spéciaux, et l'écologie de chaque espèce se définit plus aisément en la comparant à l'écologie des autres espèces du même groupe.

Sept Pics habitent le secteur prospecté Quatre *Dendrocolaptidae* s'y rencontrent aussi Ce sont finalement onze espèces qui, sur ces cinq hectares, exploitent en commun la niche écologique représentée par les arbres morts.

Cette abondance, qui porte autant sur les individus que sur les espèces, s'explique par la présence d'une quantité de bois mort, et aussi parce que plusieurs espèces sont très spécialisées, tant dans leur écologie que dans leur nourriture

Piculus rubiginosus, par exemple, explore le plus souvent les bois verts et mous. Les têtes de « guaroumo », arbuste à croissance rapide, aux tiges tendres, reçoivent sa visite Il frappe mollement, d'une manière presque inaudible Ce Pic se perche sur les branches horizontales à la manière des passereaux. Cette position, anormale chez un Pic, lui est habituelle, quoiqu'il lui arrive aussi de parcourir les troncs verticaux. Souvent cette espèce descend à terre pour chasser les fourmis terrestres. Le régime de ce *Piculus* semble d'ailleurs presque exclusivement composé de fourmis.

Veniliornis callonotus est le plus brillant des petits Pics locaux. Les parties supérieures du plumage sont entièrement d'un beau rouge vermillon. L'espèce est commune dans l'ouest de l'Ecuador. Elle visite régulièrement le secteur prospecté spécialement les bordures. Strictement inféodé au bois mort, ce Pic explore de préférence les branches de faible diamètre Un autre *Veniliornis*, *Veniliornis kirki*, se montre en grand nombre dans les zones forestières de l'ouest de l'Ecuador, et c'est le plus commun à Pacaritambo. Sa zone de recherche est plus particulièrement constituée par les branches mortes des arbres touffus, souvent à grande hauteur. Il frappe vigoureusement et bruyamment.

Deux grands Pics, *Phleaoceastes melanoleucus* et *Dryocopus lineatus*, se rencontrent sur le même secteur. L'aspect des deux espèces est très voisin, et les femelles sont difficiles à distinguer. Le mâle de *Phleaoceastes* est remarquable par sa tête entièrement rouge. Je n'ai pas pu différencier nettement leur niche écologique. Ils explorent tous deux les bambous secs et les arbres morts, spécialement ceux dont le tronc se trouve brisé à grande hauteur. Peut-être *Phleaoceastes* est-il un oiseau de bosquet et de forêts « ouvertes », et *Dryocopus* davantage un oiseau de forêt dense. Mais cette impression demande une confirmation.

Phleaoceastes vit et se déplace par couples, *Dryocopus* isolement ou en familles de 4 individus. Le tambourinage du premier, au rythme spécial, est très puissant, et attire de loin l'attention sur l'oiseau. Il n'a pas été noté de tambourinage chez *Dryocopus*.

Picumnus olivaceus est le nain de la tribu des Pics. Les touffes de bambous constituent son biotope électif. Il explore les ramures mortes et, malgré sa taille minuscule, frappe vigoureusement le bois sec. La queue de *Picumnus* diffère de celle des autres Pics en ce qu'elle est dépourvue de ces plumes dures et raides, sur lesquelles ils prennent appui. Il en résulte une allure assez différente chez cette espèce, qui parcourt les tiges mortes verticales, non seulement de bas en haut, mais aussi de haut en bas, et même dans tous les sens.

Melanerpes pucherani est un bel oiseau rappelant, en plus brillant, les Epeiches de l'Ancien Monde. Cet oiseau commun vit par couples, prospectant les arbres vivants ou morts, souvent à grande hauteur. Son régime partiellement frugivore explique sa présence fréquente dans les arbustes porteurs de baies.

Les Dendrocolaptidés.

Ces oiseaux remplacent ici les Grimpereaux de l'Ancien Monde. Ils en ont l'allure, la forme, la couleur, l'écologie et même parfois le chant. Néanmoins, il s'agit de phénomènes de convergence, les deux groupes n'ayant pas d'origine commune.

Dendrocincla fuliginosa est une espèce familière de la forêt de Pacaritambo. Cet oiseau vit en familles, dont les membres

se livrent à des poursuites et des jeux particulièrement actifs au crépuscule. La zone écologique préférencielle des *Dendrocincla* se situe au niveau des troncs, que l'oiseau, tantôt gravit par des bonds verticaux, tantôt descend à reculons. *Sittasomus aequatorialis* explore un milieu différent, situé le plus souvent entre 1 et 5 mètres du sol, et constitué par les branchages à demi pourris des arbres tombés. C'est une espèce commune dont le chant, nous le verrons plus loin, présente un cas de convergence assez extraordinaire avec un Grimpereau de l'Ancien Monde.

Lepidocolaptes souleyetii et *Campylorhampus trochilirostris* sont des Dendrocolaptidés qui traversent de temps en temps le secteur prospecté. Ils ont la même écologie, circulent volontiers ensemble, et, ne serait le bec immense en forme de cimeterre, du *Campylorhampus*, les deux espèces ne pourraient être distinguées « *in natura* », tant elles se ressemblent par la taille, l'allure et le plumage. Ces oiseaux explorent les écorces. Probablement, la forme du bec du *Campylorhampus* est une adaptation lui permettant de sonder les fissures profondes, alors que *Lepidocolaptes* se contenterait de visiter les fissures superficielles. Cette interprétation reste toutefois à vérifier car, dans le domaine des adaptations écologiques, les explications les plus vraisemblables ne sont pas toujours les plus vraies.

Campylorhampus et *Lepidocolaptes* s'observent souvent au repos, totalement immobiles, accrochés sur un tronc au niveau d'une branche brisée, sous le couvert épais. Ces temps de repos peuvent se prolonger au moins une heure, ces oiseaux s'étant montrés aux mêmes endroits et dans la même position après des intervalles de temps aussi longs.

Les Troglodytidés.

Troglodytes aedon est une espèce relativement ubiquiste, qui s'observe aussi bien dans la forêt que dans les régions cultivées. *Heleodytes fasciatus* est très commun dans l'ouest de l'Ecuador ; il n'a pas d'exigences écologiques précises, et à basse altitude il existe partout où poussent des arbres ou des buissons.

Les trois autres Troglodytes : *Tryothorus paucimaculatus*, *mystacalis* et *nigricapillus*, m'ont paru au contraire très spécialisés dans l'exploitation d'un milieu unique : les amas de

feuilles mortes, particulièrement ceux qui s'amoncellent dans les branchages où ils atteignent souvent un volume considérable. Tous les *Tryothorus* observés se livraient à la recherche d'invertébrés dans ce milieu, où ils attiraient l'attention par le bruit qu'ils font en brassant les feuilles sèches. A noter que *paucimaculatus* et *mystacalis* se trouvaient sous des buissons épais et épineux de la zone forestière ouverte, tandis que *nigricapillus* s'observait dans la zone la plus humide, où se développe une végétation sous jacente à feuilles larges. Aucun *Tryothorus* n'a été noté hors des amas de feuilles sèches, milieu qui semble, à Pacaritambo, la zone de recherche principale, sinon exclusive, des divers *Tryothorus*.

Les Trochilidés.

La localisation des Colibris est en partie déterminée par l'éclosion des fleurs. Ainsi, le minuscule *Phaethornis striigularis* pullulait sur le secteur prospecté en mai juin, période de l'année où fleurissent les « bimbres ». Il était beaucoup plus rare en février. Par contre, à cette dernière époque, la floraison de broméliacées attirait le grand *Phaethornis superciliosus*, dont le long bec constitue l'instrument idéal pour l'exploitation des fleurs à corolles profondes. Les populations de Colibris se déplacent localement, en fonction de l'éclosion de types de fleurs auxquels est adaptée la morphologie de leur bec.

Threnetes ruckeri est un Colibri commun à Pacaritambo. Il fréquente les sous-bois et, comme chez les *Phaethornis*, espèces de sous-bois également, les teintes de son plumage sont bien moins brillantes que celles des Colibris peuplant les espaces découverts. Les Colibris forestiers présentent en plus la particularité d'être d'une insigne familiarité ; le petit *Phaethornis striigularis* s'approche à quelques décimètres du visage de l'homme et, volant sur place, considère celui-ci avec curiosité. J'ai observé le grand *superciliosus*, aisément reconnu aux rectrices rubanées qui prolongent sa queue, venant butiner des fleurs à portée de ma main. Les *Phaethornis*, appelés ermites, sans doute en raison de leur vie solitaire dans les secteurs retirés, ne se rencontrent guère que sous les parties les plus sombres et les plus épaisses des taillis.

Amazilia tzacatl est une espèce très fréquente sur la bordure et dans la forêt ouverte. Elle affectionne particulièrement les touffes de bambous, où d'ailleurs elle niche. C'est un

Colibri plutôt farouche, aisément identifié par la teinte rousse de sa queue. *Damophila amabilis* fut rencontré deux fois seulement dans le sous bois de « bimbre », dont l'espèce exploite les fleurs. Le beau *Damophila juliae*, dont le plumage s'orne de couleurs métalliques éclatantes, est l'un des plus communs de la forêt de Pacaritambo, où il a été rencontré dans tous les biotopes. Cette espèce exploite des fleurs à corolles peu profondes, même situées près de terre.

Une autre belle espèce est *Heliothryx barroti* ; quoique solitaire et discrète, elle attire aisément l'observation par ses dessous blancs immaculés et par les reflets métalliques violets de sa tête et le vert brillant des dessus. Cet oiseau fréquente les divers biotopes de la forêt et explore les fleurs d'une zone médiane comprise entre 3 et 8 mètres de hauteur.

Les Rapaces.

La liste des espèces collectées ou identifiées à Pacaritambo ne présente pas, loin s'en faut, l'avifaune totale des Rapaces du secteur prospecté. J'en ai vu plusieurs que je n'ai pas su reconnaître, et d'autres doivent s'y rencontrer de temps en temps que je n'ai pas vus.

Les Cathartidés sont représentés par *Cathartes aura* et *Coragyps urubu*. Ces petits Vautours pullulent dans l'ouest de l'Ecuador ; ils s'observent fréquemment au repos sur les branches mortes des grands arbres.

Parmi les Falconidés, *Polyborus plancus* et *Heterospizias meridionalis*, oiseaux de plaines marécageuses, se rencontrent en bordure ou, parfois, s'observent en vol au-dessus de la forêt. *Accipiter bicolor* a fait l'objet d'une seule observation dans la forêt épaisse. *Buteo magnirostris* est par contre un Rapace commun et familier. On peut l'observer quotidiennement, spécialement sur les bordures et à proximité de clairières, où il affûte les Rongeurs. *Asturina nitida* comptait deux couples, cantonnés chacun sur de grands *Bombax*, aux limites est et ouest du secteur prospecté. Ce beau Rapace gris clair, barré de gris foncé, rappelle les Autours de l'Ancien Monde par son plumage, mais le vol, le cri et le comportement de chasse sont typiquement ceux des Buses. Sur les cimes des arbres les *Asturina* attirent l'attention par leurs miaulements continuels et, de ce fait, sont aisément repérables.

Leucopternis albicollis est un autre Rapace qui attire l'attention sur lui par ses cris puissants. Il a l'aspect d'une grosse Buse, aux formes lourdes ; les dessous entièrement blancs rendent son identification facile. J'ai rencontré six fois ce Rapace, toujours dans la forêt dense. *Herpetotheres cachinans* comptait au moins deux représentants dans le secteur prospecté. Cette Buse, facilement reconnue à sa grosse tête, a la morphologie typique des Rapaces mangeurs de reptiles. Il affûte ceux-ci dans la forêt claire et sur les bordures. C'est une espèce commune dans l'ouest de l'Ecuador.

Par deux fois des *Elanoïdes forticatus* ont été observés au-dessus de la forêt. La silhouette de ce Rapace ne peut être confondue avec aucune autre.

B. — Etude sommaire du régime alimentaire des oiseaux de Pacaritambo

Dans ce paragraphe, j'exposerai une brève synthèse des précisions obtenues sur le régime alimentaire des oiseaux de Pacaritambo. Les analyses des contenus stomacaux et l'observation directe d'individus occupés à chasser ou à s'alimenter apportent en effet des informations assez surprenantes en certains cas. La plasticité de beaucoup d'espèces en matière alimentaire ne permet de donner aux renseignements obtenus de toute façon trop peu nombreux, qu'une valeur relative.

Des graines, exclusivement, furent trouvées dans le tube digestif du Tinamou *Crypturus*, de la « perdrix » *Odontophorus*, des trois espèces de *Columbidae*, du Perroquet *Pionus menstruus*, des Tyrannidés *Leptopogon superciliaris*, *Myodinastes maculatus*, *Elaenia flavogaster*, des Fringillides *Cyanocompsa cyanoides*, *Sporophila aurita* et *nigricollis*, *Volatinia jacarini*, *Saltator striatipectus*, du Tanagridé *Tangara cyanicollis*.

Chez *Myodinastes* et *Leptopogon*, de petites pierres se trouvaient mêlées aux graines.

Un régime mixte a été observé chez le Perroquet *Brotogeris pyrrohpterus* (graines et fruits), le Cotingidé *Tityra inquisitor* (graines et insectes), les Fringillidés *Pitylus grossus* (graines, baies, insectes) et *Arremon aurantiirostris* (graines et insectes), le Cérébidé *Dacnis egregia* (graines et insectes), l'Ictéridé *Dives warscewczi* (graines et insectes

Des feuilles et des tiges vertes sont absorbées par le Jacana. Le Fringillidé *Saltator maximus* mange des bourgeons.

De nombreux petits cailloux se trouvaient dans le tube digestif de *Sclerurus guatemalensis* : c'est l'indication, chez cette espèce, d'un régime partiellement granivore.

Des baies ou fruits exclusivement furent observés dans les tubes digestifs des *Trogonidae*, des *Ramphastidae*, de *Pipra mentalis*, *Tanagra lanirostris* et *Thraupis virens*.

Plusieurs espèces ont été observées mangeant des bananes sur les bananiers ; ce sont, entre autres, *Rhodospengus cruentus*, *Saltator maximus* et *Ramphocelus icteronotus*.

Un régime mixte, baies et insectes, a été remarqué chez plusieurs espèces : chez le Pic *Melanerpes pucherani*, le Pipridé *Manacus manacus*, le Turdidé *Turdus nudigenis*, les Fringillidés *Saltator maximus* et *Pitylus grossus*, le Tanagridé *Ramphocelus icteronotus*.

Les insectivores sont la majorité des oiseaux de Pacaritambo. Des insectes à élytres durs, de grosse taille, avaient été ingérés par les spécimens obtenus de *Accipiter bicolor*, de la Chouette *Glaucidium brasilianum*, du Dendrocolaptidé *Dendrocincla fuliginosa*, du Tyran *Megarhynchus pitanga*. Des insectes du même type, mais petits, ont été rencontrés dans le tube digestif de l'Engoulevent *Nyctidromus albicollis*, de *Galbula*, de *Notharhus*, du Pic *Veniliornis callonotus*, de *Furnarius leucopterus* et *Synallaxis brachyura*, de *Sclerurus guatemalensis* et *Tityra inquisitor*.

Les orthoptères, souvent de grande taille, et les chenilles sont la nourriture essentielle des Cuculidés de Pacaritambo. Bien que l'espèce passe pour chasser les reptiles, je n'ai observé que des orthoptères dans le tube digestif des deux Momots collectés. Des sauterelles avaient été ingérées par *Campylorhamphus trochilirostris*, *Platypsaris homochrous* et *Ramphocelus icteronotus*.

Attila cinnamomeus mange surtout des araignées. *Turdus nudigenis* en absorbe également.

Les termites et les fourmis sont la base de la nourriture du Bucconidé *Notharchus tectus* et du Pic *Piculus rubiginosus*. Les œufs d'insectes composaient presque exclusivement le régime de *Picumnus olivaceus*.

La plupart des espèces insectivores ne présentaient à l'analyse du contenu stomacal qu'une bouillie d'insectes indéterminables. Pour ne pas alourdir davantage cette énumération,

je renvoie le lecteur intéressé par le régime alimentaire des oiseaux au chapitre relatif aux spécimens collectés, où mention est faite des contenus stomacaux.

Les Rongeurs de petite taille, dont plusieurs sont diurnes, et qui pullulent, surtout en bordure de la forêt, constituent certainement l'essentiel du régime alimentaire des grands prédateurs. Une dizaine de pelotes de réjections collectées sous le gîte d'une Effraie *Tyto alba*, ne montraient que des crânes de Rongeurs. Ce régime est aussi celui de *Pulsatrix perpicillata* ; le contenu stomacal de cette grande Chouette, qui, contrairement à l'Effraie, déchiquette finement ses proies, ne se composait que des restes de rats. *Heterospizias meridionalis*, *Buteo magnirostris*, *Asturina nitida* et *Leucopternis albicollis* avaient *ingéré* de petits Rongeurs appartenant à l'espèce *Sigmodon lönnbergi*.

Il n'a pas été observé de chasseurs d'oiseaux parmi les prédateurs du secteur prospecté. Finalement, les nectarivores sont représentés par les Colibris ; *Amazilia tzacatl* a été vu distinctement, et à plusieurs reprises chassant de petits diptères. *Coereba mexicana* est un nectarivore extrêmement commun en mai-juin, période de la floraison des « bimbres ».

En conclusion de ce chapitre sur les régimes alimentaires, on remarquera que si ces régimes sont uniformes pour les espèces de certaines familles, ils sont au contraire très variés suivant les espèces dans d'autres groupes d'oiseaux. Ainsi, les Cuculides de Pacaritambo ont une écologie complémentaire, et ne se rencontrent pas dans les mêmes biotopes ; mais ils mangent tous la même chose : chenilles et grands orthoptères. Par contre, les Tyrans, les Cotingides, les Tangaras comptent à la fois des granivores, des insectivores et des frugivores. Les variantes dans le régime de ces oiseaux n'a pas entraîné de modifications appréciables dans la morphologie des espèces, et on ne peut, par le seul examen des caractères externes, classer tel Tangara ou tel Tyran dans la catégorie des insectivores ou des granivores. Malgré son régime partiellement frugivore, *Melanerpes* n'en reste pas moins un Pic de type classique. A vrai dire, d'une part, beaucoup d'oiseaux ont un régime alimentaire variable, et d'autre part, la question des adaptations morphologiques à un type déterminé de nourriture est, dans beaucoup de cas, moins évidente que ne le laisseraient croire certaines généralisations hâtives, basées

davantage sur des raisonnements à caractère finaliste que sur l'observation des faits.

C. La vie sociale des oiseaux de Pacaritambo

Chez les vertébrés, on rencontre trois types d'associations différentes par leur composition : les associations familiales, les associations d'individus de même espèce, les associations d'espèces différentes. Chez les oiseaux forestiers, ce dernier type d'associations concerne principalement les « rondes » d'insectivores, phénomène difficilement explicable, mais qui paraît général chez les populations aviennes forestières du monde entier.

Dans la forêt sud américaine, les notions de territoire, de niche écologique, ne semblent guère applicables, au moins dans leur sens étroit. Les oiseaux errent sur des secteurs vastes, plus ou moins au hasard, à ce qu'il semble, et se fixent temporairement là où ils rencontrent en quantité satisfaisante la nourriture qui leur convient. Ils exploitent en commun les ressources temporaires du milieu, et le lien social qui unit ces bandes d'espèces diverses semble, dans beaucoup de cas, plus déterminant dans la localisation des individus que l'attachement à un quelconque territoire ou à une niche écologique précise. A Pacaritambo, où j'ai observé les oiseaux pendant 21 jours presque sans changer de place, j'ai observé le passage de ces rondes où se mêlent des espèces diverses. Ces passages étaient irréguliers, ne dépendaient ni de l'heure, ni de la saison. Certains jours, ils étaient fréquents sur le même secteur. D'autres jours, ils ne se produisaient pas, et de larges étendues de forêt semblaient vides d'oiseaux.

Il y avait dans les rondes d'insectivores de Pacaritambo des éléments constants : *Dysithamnus mentalis*, *Tachiphonus luctuosus*, *Sittasomus aequatorialis*, *Xenops minutus*, *Myobius atricaudus*, *Parula pityayumi*. A ces petits insectivores se joignent régulièrement les deux Coucous *Piaya rutila* et *Piaya cayana*, ce dernier constituant un élément disproportionné par sa taille, en comparaison de la majorité des éléments de la ronde. D'autres espèces, moins fréquentes, furent observées dans des rondes dont le « noyau » était formé par les espèces précédentes ; ce sont *Picumnus olivaceus*, *Anabacer-*

thia variegaticeps, Lepidocolaptes souleyeti, Lophotricus pileatus, Leptotogon superciliaris, Comptostoma obsoletum, Myarchus tuberculifer, Myophobus fasciatus, tous les Troglodytidés, *Vireo olivaceus, Basileuterus fraseri, Arremon aurantiirostris*. Ces espèces elles-mêmes semblent ne pouvoir se passer de cette vie communautaire en rondes où se mêlent des petits oiseaux appartenant à des groupes très divers, ces attractions inter-spécifiques n'ayant rien à voir avec la position systématique des espèces.

Vivent en groupes monospécifiques les Trogons, *Ramphastos swainsoni, Dendrocincla fuliginosa*, les Pipridés, les *Tityra*, les *Crotophaga*, les Perroquets. Ces derniers mis à part, les groupes ainsi formés sont peu nombreux, peu cohérents, et les isolés sont fréquents.

Vivent le plus souvent par paires ou familles les *Asturina*, les *Phlaeoceastes*, les *Melanerpes*, les *Dryocopus*, les *Synallaxis*, les *Fluvicola, Myozetes, Myodinastes, Onychorhynchus, Megarhynchus, Tyrannus, Polioptila* et *Ramphocelus icteronotus*. Ce sont les Pics et les Tyrans qui offrent les plus constants exemples d'une vie familiale durable. Le Tinamou local et la Perdrix *Odontophorus* ont été observés par paires.

Quelques espèces vivent généralement solitaires : la plupart des Rapaces diurnes, les Engoulevents, les Chouettes *Pulsatrix* et *Glaucidium*, les Bucconidés, *Taraba major*, les Trochilidés, *Tapera noevia*, les deux *Veniliornis*, *Sclerurus guatemalensis*, *Colonia colonus*, *Cyclarhis nigrirostris*, les Coerebidés, les *Piranga* et *Icterus mesomela*.

D'autres espèces se rencontrent tantôt par paires, tantôt isolement : tels sont les Momots, les *Galbula*, les *Thraupis*, les *Furnarius*, et les trois espèces de Tourterelles.

Signalons enfin une curieuse association en vol de groupes des *Dives* et du grand Cassique *fulvicrissus*. Au crépuscule, en février, des bandes d'Ictéridés se dirigeaient des régions cultivées vers la forêt, probablement pour passer la nuit dans la futaie. Ces bandes étaient invariablement conduites par un grand Cassique, un seul, qui était suivi d'une douzaine de *Dives*. Ces passages se répétaient tous les soirs, et il était habituel d'observer successivement une dizaine de ces groupes d'oiseaux. L'association des deux *Icteridae* semble un comportement constant et paraît obéir à une hiérarchie sociale à l'intérieur de laquelle le grand Cassique serait l'élément dominant. Ces curieuses associations hiérarchisées entre

espèces différentes se rencontrent de temps en temps dans le monde des oiseaux, et j'ai déjà décrit celle qui intéresse les vols mixtes de *Larus argentatus* et *Larus audouinii* au Maroc oriental. Il serait utile d'étudier plus attentivement les rondes d'insectivores, pour déterminer si leur formation n'a pas pour origine des phénomènes du même genre.

D. — Le chant de la reproduction

La description verbale, ou par onomatopées, des chants d'oiseaux est une entreprise d'autant plus vaine que d'excellents enregistrements mettent aujourd'hui à la disposition du public ce qui faisait autrefois l'objet d'un savoir empirique difficilement acquis et encore plus difficilement transmissible.

Si rien, ou presque, n'a été fait à ce sujet en Amérique du Sud, on peut espérer que cette lacune sera un jour comblée ; ce que je désire dans ce chapitre, c'est moins décrire des chants que d'attirer l'attention sur ces convergences étranges qui font que, d'un bout du monde à l'autre, des oiseaux complètement différents, mais à l'écologie similaire, chantent de la même façon.

L'appel du Tinamou est un des bruits familiers de la forêt de Pacaritambo. C'est un sifflement tremblé, mélancolique et puissant, qui s'élève des sous-bois humides, surtout à l'aurore et au crépuscule. La gracieuse Tourterelle *Claravis pretiosa* chante au contraire au milieu du jour dans les frondaisons épaisses des grands arbres. Elle émet un monotone coû-coû, de la même tonalité que celle du chant du Coucou européen, mais le rythme est monosyllabique et non bisyllabique. Le chant de *Trogon massena*, sourd et monotone, est du type colombiforme. Sur les *Bombax*, les *Astarina* miaulent comme nos Buses. On attribue à tort à *Galbula* un comportement silencieux. C'est un oiseau bavard, dont le jacassement, faible mais continuel, rappelle celui des petits Psittacidés. Les Bucconidés paraissent, par contre, complètement muets. En février, le Coucou *Piaya cayana* faisait entendre des cris grinçants. Dans les broussailles, on entend l'appel d'*Arremon aurantiirostris*, semblable à celui de notre Bruant des roseaux *Emberiza schoeniclus*. Quant au chant du grand Cassique, ses notes liquides rap-

pellent curieusement celles des *Dendrocitta* du sud asiatique. Corvidé qui affectionne, lui aussi, les boqueteaux et la forêt ouverte.

Comme les Verdins (genre *Chloropsis*) en Asie, *Ramphastos swainsoni* émet des sons qui jettent l'ornithologiste dans la perplexité. Du bec énorme de cet oiseau sortent à la suite des grincements, des plaintes, des imitations. Comme ce Toucan est en plus ventriloque, on a l'impression que ces sons viennent de plusieurs directions, et qu'ils sont émis par des oiseaux divers. En fait, il ne s'agit que du répertoire d'un seul *Ramphastos*.

Les Tyrans de taille moyenne ou forte, qui vivent en petites sociétés sur les bordures ou les cimes des arbres, émettent des cris continuels, destinés probablement à affirmer et maintenir, en quelque sorte d'une manière « verbale », le lien social qui les unit entre eux.

Le plus extraordinaire cas de convergence noté dans les chants des oiseaux de Pacaritambo est celui de *Sittasomus aequatorialis* avec l'espèce paléarctique *Certhia brachydactyla*. Nous sommes ici en présence d'un *Certhiidae* et d'un *Dendrocolaptidae* qui ont une apparence voisine, la même écologie, le même comportement, et un chant tout à fait semblable. Je connais parfaitement le chant du Grimpereau brachydactyle pour l'avoir entendu pendant toute ma jeunesse en France. Je ne trouve aucune différence entre ce chant et celui du *Dendrocolaptidae Sittosomus aequatorialis*.

Chant et comportement de TRYOTHORUS MYSTACALIS.

En février, mon attention fut attirée par des chants violents et prolongés qui se faisaient entendre sous d'épais buissons. Je réussis à y apercevoir quatre *Tryothorus mystacalis*, dont trois chantaient avec une vigueur extrême. Ces oiseaux étaient dans une position extraordinaire : se tenant par les pattes, ils étaient couchés, en étoile, sur le dos, à même le sol. De temps à autre, sans lâcher les autres, l'un d'eux cessait de chanter, se redressait et frappait son vis-à-vis. Puis il se recouchait et reprenait son chant. Je n'ai pas chronométré la durée de la scène, mais elle me parut longue. Elle fut interrompue par l'approche d'un gêneur qui, désirant voir l'objet de mon attention, fit fuir les oiseaux.

Le lendemain, au même endroit, je fus longuement le

témoin de la même scène, mais avec deux oiseaux seulement. Ce comportement put être observé dans le détail, et son interprétation découverte. Quand deux *Mystacalis* se rencontrent, ils se jettent l'un sur l'autre, et s'agrippent par les doigts. Cette prise les déséquilibre et ils tombent au sol. La chute ne calme en rien leur ardeur, mais au contraire la redouble. Chacun des antagonistes, tout au long de ces péripéties, chante sans discontinuer, tout en cramponnant son adversaire par les pattes. Une fois au sol, les combattants, qui refusent de se lâcher, ne peuvent se tenir debout et continuent à chanter de plus belle, couchés sur le dos.

Le comportement de ces oiseaux querelleurs et bruyants, comme le sont tous les mâles de Troglodytes, ne paraît être, en période d'accouplement, qu'une suite de poursuites, de batailles, et de stations sur le dos pendant lesquelles deux ou trois adversaires qui se cramponnent chantent à perdre haleine. Il semblerait que cette dernière habitude, à ma connaissance jamais décrite chez un oiseau, soit spécifique de *Tryothorus mystacalis*.

Périodes de la reproduction.

La majorité des oiseaux de Pacaritambo ne se reproduisait pas en mai-juin. L'examen des organes sexuels, l'état de mue de beaucoup d'entre eux, confirme l'observation directe qui montre une absence de cantonnement et de comportement reproducteur chez la plupart des individus. Je renvoie, pour le détail des observations anatomiques, au chapitre relatif à la liste des spécimens collectés.

Cependant, il existe quelques exceptions à la règle. En mai-juin, trois Tourterelles étaient en pleine reproduction. Tous les Columbidés collectés montraient des signes anatomiques d'activité sexuelle, les chants étaient actifs, et un nid de *Columbrigallina* fut trouvé avec une ponte de deux œufs. Le Colibri *Amizilia tzacatl* se reproduisait aussi. Un nid contenant une ponte se trouvait à la pointe d'une haute branche, dans une touffe de bambou. Les Tinamous chantaient partout, se rencontraient par couples, et les gonades du mâle collecté étaient très développées. La même remarque s'applique au groupe des petits Fringillidés des genres *Sporophila* et *Volatinia*, au Gros-bec *Cyanocompsa cyanoides* ainsi qu'au Tanagridé *Tangara cyanicollis*. Tous ces oiseaux

ont un régime granivore, à l'exception evidemment d'*Amazilia*. Mais en mai-juin les fleurs sont abondantes, et ces mois sont egalement favorables à la reproduction des nectarivores. Ainsi, *Coereba mexicana* se rencontrait a cette epoque dans les taillis de « bimbre », dont les fleurs rouges retenaient une multitude de ces sucriers. Ces oiseaux étaient en pleine reproduction Par contre, en fevrier, ils avaient disparu. Là où des dizaines se trouvaient en permanence en mai-juin, un seul fut observé en fevrier Le Jacana également pond en mai. Il en est de même pour le Pic *Veniliornis callonotus*.

La majorité des oiseaux de Pacaritambo pond et couve en janvier-fevrier-mars. C'est le cas de toutes les espèces insectivores qui ont pu être observées à ce sujet. Voici, sommairement exposées, les donnees reunies (toutes celles qui ne sont pas datées étant de février) .

Threnetes ruckeri : Présence de très jeunes sujets en mai.
Phaetornis superciliosus : Un mâle avec gonades au maximum d'evolution.
Phaetornis striagularis : Deux nids avec des pontes.
Damophila juliae : Mâles strictement cantonnés.
Trogon massena : Chants, paires cantonnées.
Piaya cayana et *rutila* : Chants, paires cantonnées.
Ramphastos swainsoni : Un jeune incomplètement emplumé en mai
Galbula ruficauda : Paires cantonnées ; un accouplement observé.
Notharchus tectus : Paires cantonnées
Picumnus olivaceus : Femelle avec œuf dans l'oviducte.
Piculus rubiginosus : Paires cantonnées, poursuites et cris divers
Dysithamnus mentalis : Un juvenile incomplètement emplumé en mai
Synallaxis brachyura : Un grand jeune, en mue en mai
Fluvicola climazura : Un accouplement en février ; jeunes suivant les parents en mai.
Colonia colonus : Paires cantonnées.
Camptostoma obsoletum : Un nid avec trois œufs.
Myodinastes maculatus : Paire construisant un nid.
Megarhynchus pitanga : *idem*.
Onychorhynchus occidentalis : *idem*.
Myarchus tuberculifer : *idem*.
Thryothorus paucimaculatus : Mâle aux gonades très évoluées
Thryothorus nigricapillus : Paires cantonnées ; chants très actifs
Thryothorus mystacalis : Chants très actifs.
Turdus nudigenis : Un jeune de 15 jours en mai.
Cacicus fulvicrissus : Chants ; mâle à gonades évoluées.
Dives warscewiezi : Chants ; vu un accouplement.

La periodicité de la reproduction des oiseaux de Pacaritambo obéirait à une règle fort simple : suffisamment d'informations se trouvent réunies pour qu'on puisse considérer cette règle comme certaine. Les oiseaux insectivores se reproduisent tous au début de l'année, de janvier à avril.

Cette période est la saison humide dans l'ouest de l'Ecuador. Des éclosions d'insectes s'y produisent avec une telle profusion, que des villes comme Guayaquil se trouvent à cette époque de l'année envahies par des nuages de sauterelles et de grillons, au point que la vie quotidienne s'en trouve sérieusement perturbée. Ces éclosions sont saisonnières, le cycle annuel des insectes étant pour beaucoup d'entre eux lié au régime des pluies. Les oiseaux insectivores ont calqué leur rythme de reproduction sur le cycle de leurs proies, et se reproduisent à la période de l'année correspondant à notre hiver, c'est-à-dire la saison des pluies en Ecuador.

Les granivores se reproduisent plus tard. La maturation des graines et des baies, qui prend place après la fin des pluies, favorise la reproduction de ce groupe d'oiseau en mai-juin. En fait, tous les granivores dont la reproduction est connue nichent activement à cette période. Il est possible que certains groupes comptant des espèces à haute fécondité, comme les Columbidés et les petits Fringillidés, se reproduisent aussi pratiquement toute l'année.

L'observation des pollenivores, Coerebidés et Trochilidés, suggère également que leur reproduction est sous la dépendance directe de l'abondance des fleurs. Il est très probable que la périodicité de la nidification, et sa date dans le cycle saisonnier, varient localement chez ces oiseaux en fonction du facteur nourriture. Ce même facteur conditionne d'ailleurs la densité des sujets, très variable d'une saison à l'autre dans un même biotope.

A noter en conclusion que les données de Marchand pour la zone aride de l'Ecuador ne diffèrent pas sensiblement des miennes quant à la périodicité de la reproduction. La région de Salinas est extrêmement différente de celle de Pacaritambo, sur le plan écologique, mais les oiseaux s'y reproduisent à peu près à la même époque (cf Marchand : *Ibis*, 1958, pp. 349-387). De même, on remarquera que les données de J. Dorst pour les oiseaux du Haut Maranon (Pérou septentrional) sont concordantes avec celles qui furent réunies à Pacaritambo. Dans le Haut Maranon, le rythme de la reproduction concorde avec le régime des pluies, les insectivores nichant pendant les pluies, les granivores après. Il y a là une règle très générale, valable sans doute pour toutes les régions tropicales. Son application est particulièrement évi-

dente en Amérique du Sud (cf. J. DORST, *Ois. et R.F.O.*, 1957, p. 235).

Le nid de Phaetornis striagularis

Les 11 et 12 février 1963, je trouvais dans la forêt de Pacaritambo deux nids du minuscule *Phaetornis striagularis*. Le nid de ce Colibri constitue un type original, non mentionné à ma connaissance dans la littérature ornithologique. Il convient donc d'en décrire la structure et la situation. Les photographies jointes montrent l'aspect de cette étonnante petite construction.

Le nid du *striagularis* est construit sur le revers d'une feuille verte de « bimbre ». Il épouse exactement le contour de son extrémité, la partie externe de la feuille n'étant pas incluse dans le nid. Celui-ci adhère très solidement aux bords du support par un réseau de fils de toiles d'araignées. Ces toiles d'araignées sont aussi les liens qui réunissent les divers éléments de la partie externe du nid, éléments faits de fragments d'écorces et de mousses. L'intérieur est tapissé de fibres cotonneuses. La ponte est de deux œufs blancs, comme c'est la règle chez les Colibris.

Ces deux nids auraient été pratiquement impossibles à découvrir sans l'observation des couveuses, dont l'agitation (autre spécialité des Colibris) attirait l'attention sur eux. Ils se trouvaient dans des taillis, en bordure de layons, et pendaient au bout d'une feuille de « bimbre », à environ 1 m. 50 du sol. Dans les deux cas, le nid était orienté, non pas vers l'éclaircie représentée par le sentier, mais vers le côté le plus sombre du sous-bois.

Les caractères du nid, sa solidité, son camouflage, la sûreté de sa situation vis-à-vis des prédateurs, constituent une remarquable adaptation aux conditions écologiques particulières au sous-bois de la forêt sud-américaine.

COMPTE RENDU DU CAMP ORNITHOLOGIQUE DU COL DE LA GOLEZE EN 1963

par A. Formon (*), Ph. Lebreton (**) et M. Bournaud (**)

Notre intention n'est pas de rappeler ici les motifs ayant amené les Centres de baguages de Dijon et de Lyon à organiser un deuxième camp d'études sur la migration avienne postnuptiale au Col de la Golèze (Haute-Savoie) ; comme pour la localisation et la description du milieu, il suffit de se reporter à l'article paru en 1962 dans cette revue.

L'objet de cet exposé est plus particulièrement le déroulement chronologique de la migration visible, ainsi que l'analyse des captures ; nous négligerons les espèces locales dont la liste a été précédemment établie, nous bornant à mentionner les quelques données nouvelles pour le camp.

Cependant, préalablement à ce compte rendu, nous voudrions exposer brièvement les modifications apportées à l'organisation du camp entre 1961 et 1963. Tout d'abord, la période d'études fut notablement modifiée et une durée de trois semaines, du 16 septembre au 6 octobre, fut finalement retenue ; cette contraction par rapport au projet initial (7 septembre - 15 octobre) a été une conséquence inévitable du manque de participants, malgré l'élargissement du recrutement à l'échelle nationale (en plus des anciens du C.E.O.B. Dijon, du G.O.L. Lyon et du G.J.N. Rougemont, nous eûmes le plaisir d'accueillir des ornithologues de Paris, Caen et Vannes). De plus, la période relativement tardive finalement adoptée avait pour but majeur d'élucider la seule inconnue laissée en suspens par le camp 1961, à savoir les possibilités de capture du Pinson des arbres, dont la migration ne commence qu'à la fin de septembre.

(*) C.E.O.B., Centre d'Études Ornithologiques de Bourgogne, Faculté des Sciences de Dijon.
(**) G.O.L., Groupe Ornithologique Lyonnais, Faculté des Sciences de Lyon.

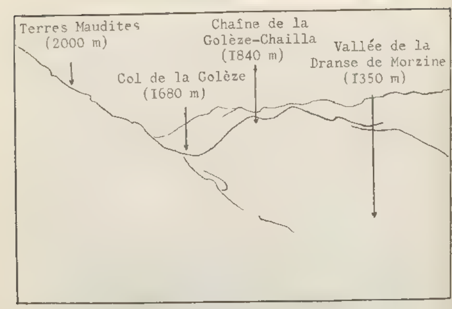
Sur le plan matériel, le camp de toile 1961 s'est vu avantageusement remplacé par un logement sous chalet d'alpage, mis à notre disposition par M^lle^ DECHAVASSINE (Samoëns) que nous tenons à remercier vivement ici. Nos remerciements vont également au Centre de Recherches sur les Migrations (Paris) pour les sommes allouées aux Centres de Dijon et de Lyon, ayant permis le financement partiel du camp. M. LASSERRE (Saint-Etienne) a bien voulu mettre à notre disposition le matériel radio ; nous remercions enfin vivement la Station Ornithologique de Sempach des divers documents qu'elle a bien voulu nous communiquer.

ANALYSE DE LA MIGRATION VISIBLE AU NIVEAU DU COL

Le 16 septembre est le jour d'installation du camp et, de ce fait, l'observation est quelque peu négligée. Seuls de petits groupes de Tarins *Carduelis spinus* passent à partir de 08 h 00 ; des Mésanges bleues *Parus caeruleus* se déplacent dans les aulnes à partir de 09 h. Ce n'est qu'à 11 h 30 qu'un Balbuzard *Pandion haliaetus* passe le col à + 100 m environ ; à 11 h 45, nous voyons le premier groupe de Sizerins *Carduelis flammea* et de Linottes *Carduelis cannabina* ; à 12 h, un Milan royal *Milvus milvus* migre le long des Terres maudites.

Le 17, l'observation débute à 06 h 30 et, bien que le temps se maintienne au beau (ciel entièrement dégagé, vent nul), le passage semble mieux marqué que la veille, vraisemblablement parce que mieux observé. A 06 h 45, un Serin cini *Carduelis serinus* passe, suivi de quelques Pipits spioncelles *Anthus spinoletta* ; des Merles à plastron *Turdus torquatus* et des Grives musiciennes *T. philomelos* font entendre leurs cris dans l'aulnaie du col et sur les pentes des Terres maudites. A 07 h 00, quelques Pinsons des arbres *Fringilla coelebs* isolés commencent à migrer, puis 5 Chardonnerets *C. carduelis* (08 h 00) tandis que 15 Sizerins s'abattent dans les aulnes. Après 09 h, des Tarins sont notés par groupes de 2 ou 3 ; quelques Motacillidés passent isolément, surtout Pipits des arbres *Anthus trivialis* et quelques Bergeronnettes printanières *Motacilla flava*.

Le 18 à 05 h 30, dans la nuit quasi totale où l'aube se devine à peine, nous écoutons les oiseaux commençant à se manifester dans l'aulnaie ; par ordre chronologique des premiers cris, ce sont tout d'abord les Accenteurs mouchets *Prunella modularis*, puis les Rouge-gorges *Erithacus rubecula*, les Grives musiciennes, les Bouvreuils *P. pyrrhula*, les Troglodytes *T. troglodytes* et les Merles à plastron. Durant tout notre séjour, nous chercherons en vain à voir s'abattre dans les aulnes, à la pointe du jour, les migrateurs nocturnes, en particulier Rouge-gorges et Grives musiciennes, à l'abondance et à l'horaire de capture pourtant bien caractéristiques (voir C. R. 1961 à ce propos) ; sans doute l'arrêt au sol est-il quelque peu antérieur aux premières manifestations de l'aube, mais ce dernier mot doit être pris ici au sens strictement local : les oiseaux migrant en altitude doivent en effet déceler



La Golèze vue de Bretolet (Schéma, cf. photo Pl. II).

l'orée du jour bien avant l'ornithologue de La Golèze, d'où la vue se trouve masquée vers le levant par le massif des Terres maudites.

Vers 06 h, un groupe de Roitelets huppés *R. regulus* gravit la pente du col tandis qu'un vol de 10 Sizerins passe à la même heure ; dans la demi-heure suivante, passage de quelques Pinsons des arbres et d'une Bergeronnette grise *Motacilla alba*. Des Becs-croisés *Loxia curvirostra* crient dans les épicéas au pied des Terres maudites ; à partir de 07 h, quelques Pipits des arbres, Tarins et Sizerins passent par intermittence (maximum de 30 Sizerins ensemble vers 15 h). A 21 h, dans l'obscurité, une Bécasse *Scolopax rusticola* se prend dans un filet de crête.

Le 19, l'aube montre un ciel couvert (1/8 à 06 h), tandis qu'un léger vent de S.-W. s'est levé ; jusqu'à 06 h 15 rien ne semble voler au niveau du col, et seule l'aulnaie retentit des cris coutumiers. Puis un groupe de Merles à plastron venant de la base des Terres maudites traverse le col d'est en ouest pour franchir les hauteurs de Golèze. A 07 h 0, nous notons dans l'aulnaie le cri du Pouillot fitis *Phylloscopus trochilus* (dont aucune capture ne sera faite), un Bec croisé passe à 07 h 35 suivi d'une Grive draine *Turdus viscivorus* et à 08 h 00, 5 Mésanges bleues abordent le col par l'aulnaie. A part ces migrateurs, entre 06 h et 15 h, un total de 70 Motacillidés (Spioncelles surtout) et 85 Fringillidés (surtout Pinson des arbres) passe le col en direction S. W., isolément ou par petits groupes. A 15 h, une brume épaisse envahit le col et suspend migration... et observation.

Le lendemain à 05 h 30, la brume couvre totalement le col ; 5 min plus tard, nous observons cependant 5 Rouge-gorges quittant l'au-

La Golèze vue de Bretolet (*Photo H. Tachet*).

Chouette de Tengmalm baguée à La Golèze (*Photo H. Tachet*).

naie pour franchir le col, mais arrêtés par les filets de crête. Les premiers migrateurs en vol sont notés à partir de 06 h 25, tout d'abord la Bergeronnette printanière et le Pipit des arbres, puis le Pinson et le Venturon, mais le passage reste faible ; entre 06 h et 10 h, le total se limite à 20 Motacillidés et 56 Fringillidés (dont 3 Linottes mélodieuses). Le Pouillot fitis se manifeste à nouveau dans l'aulnaie ainsi que le Pouillot véloce *Ph. collybita*, dont 3 individus passent le col à 08 h 50. Le premier Grimpereau des bois, *Certhia familiaris*, capturé à Golèze, est noté dans la matinée ; une Fauvette à tête noire, *Sylvia atricapilla* est prise à 22 h.

Le 21, le ciel est couvert et un vent faible souffle de S.-W. ; les premiers migrateurs apparaissent à 06 h 35 : tout d'abord le Pipit des arbres, puis le Pinson, de façon très discontinue. A 09 h, un vol de 70 Venturons s'abat dans l'aulnaie, laissant 13 prisonniers dans les filets. A 10 h 10 un Faucon crécerelle *Falco tinnunculus* passe à 1 m au dessus d'un filet de crête, puis 3 autres longent les Terres maudites à 11 h 30 ; une Bondrée *Pernis apivorus* franchit le col à 12 h au ras des pâturages. Un Moyen-duc *Asio otus* est capturé à l'aube et un autre est observé, décrivant des orbes au dessus d'un filet dans lequel se débat une Grive musicienne. Sur l'ensemble de la matinée, seuls 25 Fringillidés et 14 Motacillidés sont notés.

Un changement des équipes d'observateurs fait que peu de notes sont prises au col le 22 ; toutefois, c'est encore le Pipit des arbres qui est noté le premier à 06 h 40, suivi du Pinson des arbres. Quelques min après, un groupe de 9 Becs-croisés passe, puis quelques Bergeronnettes printanières et Sizerins. Les premières Hirondelles sont notées ce jour : 60 Hirondelles de fenêtre *Delichon urbica* franchissent les hauteurs de Golèze à 09 h, tandis que quelques groupes d'une dizaine d'Hirondelles de cheminée *Hirundo rustica* sont notés au col à 10 h. Trois Bondrées et un Balbuzard passent vers 10 h 30 ; à 16 h 45 un Engoulevent *Caprimulgus europaeus* migre alors qu'un autre (ou le même) avait été capturé à l'aube. Les captures dépassent la centaine (111) dans le jour pour la première fois, dont le chiffre record de 22 Rouge-gorges.

Les 23 et 24 septembre, sous un ciel tout d'abord partiellement nuageux puis se couvrant totalement avec averses intermittentes, les Fringillidés (surtout Tarins) semblent migrer comme les jours précédents, tandis que les Motacillidés ne sont plus représentés que par quelques rares Pipits spioncelles et Pipits des arbres. L'unique Bec-croisé capturé pendant le camp se prend le 24.

Le 25 la pluie ininterrompue à partir de 4 h du matin oblige à plier les filets et suspend pratiquement toute opération.

Le 26 par contre, le ciel dégagé et le vent nul permettent une reprise normale des activités : à 06 h 00, les Tarins passent les premiers, par petits groupes ; à 07 h 15 débute une notable migration de Busards *Circus sp.* dont 21 passent avant 08 h le long des Terres maudites, suivis à 09 h par 4 Busards des roseaux *C. aeruginosus*. Les Motacillidés ne sont plus représentés que par quelques rares Bergeronnettes printanières, tandis que les effectifs des Fringillidés sont en augmentation, avec notamment 157 Tarins pour la journée. A 12 h 40, une Buse variable passe le col à haute altitude ; dans les environs du col, 3 Tétras lyre *Lyrurus tetrix* sont observés, dont 1 ♂ en plumage nuptial.

Les 27 et 28, comme les jours précédents, peu de Motacillidés (15 Bergeronnettes grises cependant) tandis que les Fringillidés sont représentés par le Pinson des arbres (328 en 2 jours), le Chardonneret (82), le Tarin (70), la Linotte mélodieuse (20), le Sizerin et le Bec-croisé. Une Chouette de Tengmalm *Aegolius funereus* est trouvée dans un filet de crête à l'aube du 27 ; quelques Hirondelles des deux espèces passent le 28 vers 11 h. Le total des captures approche à nouveau la centaine (95) le 27.

Le 29 voit une nouvelle permutation des équipes et par la suite la migration sera suivie de moins près, vu la diminution des observateurs et la fréquence des captures, notamment avec le maximum record de 170 bagues posées le 30, dont 68 Pinsons des arbres, chiffre maximal atteint en un jour.

Le 1er octobre, le premier Pinson du Nord *Fringilla montifringilla* est entendu à 09 h 05 ; un Milan royal migre à 10 h 15 et une Bondrée à 11 h 00, heure à laquelle un passage d'Hirondelles est également noté.

Le 2 voit le brouillard gagner tandis que la météorologie s'aggrave en fin d'après-midi, de légères chutes de neige débutant après 16 h. L'aube du 3 nous livre les filets pliant sous la neige et leur remise en état prend la matinée ; la migration est d'ailleurs pratiquement nulle (si ce n'est 2 Grives litornes *Turdus pilaris* peu après 08 h 15) et les captures atteindront le minimum de 4 ce jour. Un Tétras lyre (espèce dont le chant est noté à l'aube certains jours) et un Accenteur alpin *Prunella collaris*, à caractère local, sont observés sur le flanc des Terres maudites.

Fort heureusement le 4 le ciel est totalement dégagé à 07 h, bien qu'un épais brouillard règne dans la vallée ; un vol rapide et bas d'une vingtaine d'Étourneaux *Sturnus vulgaris* passe à 08 h 10, ainsi que 2 Corneilles noires *Corvus corone* vers 11 h. En fin de matinée débute un passage de Rapaces, sans doute favorisé par le temps doux : une Bondrée à 11 h 36, 3 Buses à 11 h 37 (passant de Cou vers Morzine), un Balbuzard à 11 h 16, une Buse ou Bondrée à 11 h 49, un Milan royal à 12 h 20 suivi d'une Bondrée ; un dernier Milan royal est noté à 13 h 45, tandis que le ciel s'est progressivement couvert à 6/8 ; à partir de 17 h, l'ennuagement est total, puis pluie et brouillard font leur apparition au crépuscule ; le total de 131 captures (dont 64 Pinsons et le chiffre record de 23 Mésanges bleues) est obtenu pour le jour.

L'aube du 5 voit le ciel pris en presque totalité ; un vol rapide de 150 Étourneaux passe à 07 h 50, filant S-W dans le brouillard et suivi à moins d'une minute par un second groupe d'une centaine. Le temps s'éclaircit progressivement (5/8 de ciel bleu à 09 h 45), puis un troisième vol de 80 Étourneaux laisse une prise dans un filet de crête à 10 h 10. Une Alouette lulu *Lullula arborea* isolée passe à 10 h 30 tandis que deux Tichodromes *Tichodroma muraria* viennent papillonner sur le col peu après. À 11 h 25 un Milan royal passe de Cou sur les Terres maudites.

Le 6 est le dernier jour du camp, l'aube se levant sur un beau temps dégagé, mais froid et sec. L'observation, débutée à 06 h 20, montre un passage nettement supérieur aux jours précédents ; des petits groupes de Bergeronnettes grises sont tout d'abord notés ; elles atteignent le

total de 138 pour la matinée. Puis c'est le tour du Pinson des arbres, dont 400 individus seront de même dénombrés au minimum ; le chiffre réel est certainement plus important car, parmi les oiseaux passant au niveau du col, de petits groupes de quelques individus peuvent demeurer inaperçus ; de plus, nombreux sont les oiseaux passant en altitude et restant de repérage difficile ou hasardeux ; enfin, une importante proportion des migrateurs longe les Terres maudites à différents niveaux et n'est qu'à peine visible pour l'observateur situé au centre du col. Des Merles à plastron sont ensuite notés à partir de 06 h 45 ; un minimum de 40 est observé et 9 (chiffre record) seront capturés, dont plusieurs individus de la sous-espèce nordique *Turdus torquatus torquatus*. Un vol de 100 Hirondelles rustiques est noté à 07 h 05, suivi de deux autres groupes de 210 et 80 oiseaux. Des Chardonnerets passent à partir de 07 h 40, ainsi que quelques Tarins ; cinq vols successifs d'Etourneaux groupent un total de près de 2 000 individus entre 07 h et 07 h 30. Pendant ce temps les captures de Pinsons s'accumulent dans les quelques filets non encore démontés, tandis que la jeep venue de Samoëns pour le transport du matériel interrompt pratiquement toute activité à partir de 10 h 30 : dans un laps de temps aussi court le chiffre de 88 bagues aura été cependant posé.

Résultats et analyse des captures

Le tableau joint comporte le détail par espèces (et pour les quatre familles principales) des 1.219 baguages effectués à La Golèze en 1963 ; dans ce chiffre figurent 20 contrôles d'oiseaux de Bretolet, ainsi doublement bagués. A titre de comparaison, les données recueillies en 1961 sont parallèlement mentionnées ; de même figurent ici les bagages effectués à Bretolet durant la même période.

La comparaison de l'ensemble de ces données peut s'effectuer de deux points de vue :

— comparaison des résultats obtenus au même moment à la Golèze et à Bretolet, stations respectivement subalpine et alpine, comme le soulignait notre précédent compte rendu ;

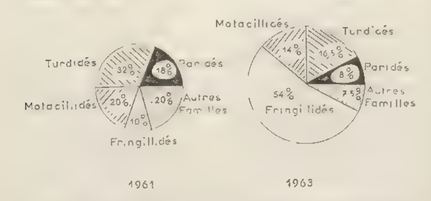
— comparaison en un même point (Golèze) des deux années 1961 et 1963, se situant sur des périodes automnales différentes : respectivement première moitié de septembre et seconde moitié de septembre avec début d'octobre (voir figure).

Tout d'abord, au vu des chiffres globaux, convient-il de revenir sur quelques aspects du précédent compte rendu, afin de voir notamment dans quelle mesure les prévisions y figurant ont été confirmées par les faits : « plusieurs milliers de

	1961		1963		Total	
	Golèze	Bretolet	*Golèze*	Bretolet	*Golèze*	Bretolet
Epervier *Accipiter nisus*	*1*	1	*1*	—	2	*1*
Faucon crécerelle *Falco tinnunculus*	*1*	—	—	2	*1*	2
Gélinotte *Tetrastes bonasia*	—	—	—	1	—	1
Marouette ponctuée *P. porzana*	.	1	—	1	—	2
Râle de genêts *C. crex*	—	-	—	1	—	1
Bécasse des bois *Scolopax rusticola*			2		2	.
Chevalier guignette *Tringa hypoleucos*	-	.	—	1	—	1
Hibou moyen-duc *Asio otus*	*1*	—	2	—	3	—
Chouette de Tengmalm *Aegolius funereus*	2	1	*1*	3	3	4
Engoulevent *Caprimulgus europaeus*	2	2	*1*	—	3	2
Torcol *Jynx torquilla*	—	1	—	-	—	1
Alouette lulu *Lullula arborea*	.	—	-	3	—	3
Hirondelle de cheminée *Hirundo rustica*	-	-	*1*	4	*1*	4
Hirondelle de fenêtre *Delichon urbica*	—	—	*1*	5	*1*	5
Cassenoix moucheté *Nucifraga caryocatactes*	4	1	*1*	1	5	2
Geai des chênes *Garrulus glandarius*		-	2	-	2	—
Chocard *Coracia graculus*	—	4	—	1	[illegible]	5
(Paridés)	(*123*)	(123)	(*96*)	(37)	(*219*)	(160)
Mésange charbonnière *Parus major*	3	5	5		*8*	5
M. bleue *P. caeruleus*	37	84	53	19	*90*	103
M. noire *P. ater*	76	32	*31*	16	*107*	48
M. huppée *P. cristatus*	3	1	2	—	5	1
M. nonnette *P. palustris*	*1*	—	*1*	—	2	—
M. boréale *P. montanus*	2	1	4	2	6	3
Sittelle *Sitta europaea*	*1*	—	—	—	*1*	—
Grimpereau des bois *Certhia familiaris*		-	3	1	3	1
Troglodyte *T. troglodytes*	4	—	—	—	4	—
(Turdidés)	(*218*)	(164)	(*203*)	(282)	(*421*)	(446)
Grive litorne *Turdus pilaris*	*1*	.		—	*1*	-
Grive draine *T. viscivorus*	*1*	2	*1*	1	2	3
Grive musicienne *T. philomelos*	15	20	30	41	45	61
Merle à plastron *T. torquatus*	8	24	*21*	11	29	35
Merle noir *T. merula*	4	-	4	12	8	12
Traquet motteux *Oe. oenanthe*	8	29	3	31	*11*	60
Traquet tarier *Saxicola rubetra*	*1*	—	*1*	3	2	3
Rouge-queue à front blanc *Ph. phoenicurus*	22	19	*12*	28	34	47
Rouge-queue noir *Ph. ochruros*	*1*	4	*19*	7	*20*	11
Rouge-gorge *Erithacus rubecula*	157	66	*112*	148	269	214

	1961		1963		Total	
	Golèze	Bretolet	*Golèze*	Bretolet	*Golèze*	Bretolet
Rousserolle effarvatte *Acrocephalus scirpaceus*	—	—	—	1	—	1
Fauvette babillarde *Sylvia curruca*			—	2	—	2
Fauvette à tête noire *S. atricapilla*	*1*	1	*2*	3	*3*	4
Fauvette des jardins *S. borin*	*3*	7	*2*	5	*5*	12
Fauvette grisette *S. communis*	*1*	1	—	1	*1*	2
Pouillot véloce *Phylloscopus collybita*	*2*	—	*7*	2	*9*	2
Pouillot fitis *Ph. trochilus*	*19*	20	—	2	*19*	22
Pouillot siffleur *Ph. sibilatrix*	—	1	—	—	—	1
Roitelet huppé *R. regulus*	*31*	5	*38*	1	*69*	6
Roitelet triple-bandeau *R. ignicapillus*	*17*	6	*3*	3	*20*	9
Gobe-mouches gris *Muscicapa striata*	*1*	3	*1*	2	*2*	5
Gobe-mouches noir *Ficedula hypoleuca*	*24*	17	*2*	8	*26*	25
Accenteur mouchet *Prunella modularis*	*20*	17	*22*	20	*42*	37
Accenteur alpin *Pr. collaris*	—	2	—	3	—	5
(Motacillidés)	*(136)*	(115)	*(168)*	(159)	*(304)*	(274)
Pipit des arbres *Anthus trivialis*	*11*	43	*15*	16	*26*	59
Pipit farlouse *A. pratensis*	—	—	*3*	4	*3*	4
Pipit spioncelle *A. spinoletta*	*100*	18	*119*	49	*219*	67
Bergeronnette grise *Motacilla alba*	—	—	*1*	13	*1*	13
Bergeronnette printanière *M. flava*	*23*	48	*30*	72	*53*	120
Bergeronnette des ruisseaux *M. cinerea*	*2*	6	—	5	*2*	11
Etourneau *Sturnus vulgaris*	—	—	*2*	4	*2*	4
(Fringillidés)	*(69)*	(47)	*(658)*	(1630)	*(727)*	(1677)
Chardonneret *C. carduelis*	*2*	3	*27*	17	*29*	20
Tarin des aulnes *C. spinus*		—	*16*	23	*16*	23
Linotte mélodieuse *C. cannabina*	—	7	*12*	24	*12*	31
Sizerin flammé *C. flammea*	*25*	4	*57*	43	*82*	47
Venturon montagnard *C. citrinella*	*5*	5	*104*	61	*109*	66
Serin cini *C. serinus*	*1*	—	—	2	*1*	2
Bouvreuil *P. pyrrhula*	*27*		*32*	1	*59*	1
Bec-croisé des sapins *Loxia curvirostra*	—	—	*1*	3	*1*	3
Pinson des arbres *Fringilla coelebs*	*8*	12	*409*	1463	*417*	1475
Pinson du Nord *F. montifringilla*				4		4
Bruant ortolan *Emberiza hortulana*	*1*	16	—	1	*1*	17
Moineau domestique *Passer domesticus*	—	—	—	1	—	1
Totaux — individus	*680*	540	*1219*	2201	*1899*	2741
Totaux — espèces	*45*	40	*47*	54	*55*	60

captures » espérions-nous, alors que seul le premier millier a pu être dépassé ; nous ne revenons cependant nullement sur la première évaluation pour l'avenir, et ceci pour deux raisons essentielles.



Répartition systématique des captures faites à La Golèze en 1961 et 1963. L'ouverture des secteurs traduit la répartition *relative* des familles, tandis que les surfaces sont proportionnelles aux chiffres *absolus*.

D'une part, le camp prévu initialement pour 5 semaines a été réduit à 3 seulement ; d'autre part, la pauvreté migratoire (quantitative) de l'automne 1963, conséquence possible d'un éclaircissement des rangs des Passereaux sous l'action de l'hiver rigoureux 1962-63, a pu réduire les captures. A titre de comparaison, notons que Bretolet a dû lui aussi « se contenter » de 8243 captures (d'août à novembre), alors que 1959 par exemple, sur une période pourtant plus restreinte, avait fourni près de 20.000 baguages.

L'analyse comparée des résultats de Bretolet et de La Golèze ayant été faite en 1961, nous ne reviendrons pas en détail sur ce point, nous bornant à mentionner certaines confirmations ou développements obtenus.

Les nouveaux chiffres confirment tout d'abord l'excellente aptitude de La Golèze à la capture des migrateurs « rampants » tels que Roitelets et Mésanges, et l'exemple de *R. regulus* est assez spectaculaire à cet égard. La situation des Turdidés est comparable dans les deux camps (à l'exception du Traquet motteux, migrateur nocturne), et il en est

de même des Motacillidés, bien que les nombreux Spioncelles des pelouses de La Golèze viennent ici compenser une assez nette infériorité des captures de Bergeronnettes migratrices.

La différence essentielle entre les 2 stations réside en fait dans les Fringilles et plus précisement dans *Fringilla cœlebs* : cette espèce fournit en effet sensiblement les 1 000 oiseaux supplémentaires bagués à Bretolet ; les autres espèces de la famille seraient par contre plutôt mieux représentées à La Golèze : le cas de *P. pyrrhula* (local *sensu lato*) et de Carduélinés montagnards est assez démonstratif et le rôle attractif de l'aulnaie est peu douteux de ce point de vue.

Par le fait, *Fringilla cœlebs* est relativement décevant à La Golèze, mais passant de 1 % au tiers des baguages, il se trouve être cependant le principal responsable de l'augmentation de la moyenne journalière de 45 captures en 1961 à 60 captures en 1963 ; ces faits qualitativement attendus sont en accord avec le calendrier de migration precedemment signalé pour l'espèce.

L'observation prouve, nous l'avons vu, que de forts contingents de Pinsons migrent le long des Terres maudites sur le flanc E. du col de La Golèze, hors de portée des filets et sans dénivellation sensible par rapport au col de Bretolet (situé à 2,9 km E.-N.-E. et + 240 m de La Golèze, voir photo) ; les chiffres des captures obtenus dans les deux camps doivent permettre une évaluation approchée des flots migratoires respectifs au niveau des deux cols ; l'on peut ainsi penser que sur 10 Pinsons passant à Bretolet environ 3 seulement plongent sur La Golèze ; il est même probable que ce chiffre ne représente qu'un ordre de grandeur maximal, car le rendement des captures par rapport aux contingents migrateurs est vraisemblablement plus grand à La Golèze, où les filets se trouvent efficacement dissimulés et protégés du vent par les aulnes.

Dans le but de savoir si cette « ségrégation migratoire » s'effectue au hasard des individus (au gré notamment des conditions météorologiques locales) ou dépend au contraire de l'âge ou du sexe des oiseaux, nous donnons ci-dessous les sexe *ratio* et âge-*ratio* relevés sur 375 captures (34 Pinsons n'ont pu être déterminés totalement en effet quant à ces deux facteurs) :

♂♂ :	adultes : 8,8 % (33)	} :	36,5 % (137)
	immatures : 27,7 % (104)		(± 2 σ = ± 5,0 %)
♀♀ :	adultes : 11,2 % (42)	} :	63,5 % (238)
	immatures : 52,3 %(196)		(± 2 σ = ± 5,0 %)

soit encore :

adultes	: 20,0 % (75) (± 2 σ = ± 4,7 %)
immatures	: 80,0 % (300) (± 2 σ = ± 4,7 %)

d'où :

Age-*ratio* imm./ad.	= 4,00 (± 2 σ : 3,1 < 4,0 < 5,6)
Sexe-*ratio* ♀/♂	= 1,74 (± 2 σ : 1,41 < 1,74 < 2,18)

Soulignons qu'il ne peut s'agir là de faire double emploi avec les données de Bretolet (A. Schifferli, résultats en partie inédits), bien plus abondantes et par là statistiquement plus valables, mais de fournir un point de départ pour des comparaisons d'ordre dynamique, doublant l'intérêt des deux camps. D'ailleurs, toujours à propos du Pinson des arbres et de la collaboration pouvant s'établir, quelques contrôles apportent dès maintenant des données intéressantes sur les vitesses de passage, dans la mesure il est vrai où le comportement normal de l'oiseau ne s'est pas trouvé considérablement perturbé par la première capture (1) , c'est ainsi que la recapture à La Golèze de 7 Pinsons des arbres bagués à Bretolet (exception faite d'un individu indigène, bagué en juillet) indique une durée moyenne de transit de 1 jour 9 heures (extrêmes 0 h et 5 j ; 3 individus repris dans la même journée) ; à l'opposé, 9 reprises de Mésanges (*Parus caeruleus* et *P. ater*) donnent le chiffre moyen nettement plus élevé de 5 jours (extrêmes 47 h et 18 j : aucun individu n'a donc été repris avant le surlendemain . Sans doute peut-on voir là la manifestation de pulsions migratrices bien différentes dans les deux groupes, *Fringilla coelebs* se comportant seul

(1) Toutefois, même dans cette hypothèse, les résultats gardent une valeur comparative.

ici en migrateur affirmé ; cependant, il sera intéressant de reprendre cette étude lors d'une année où le passage des Paridés s'affirmerait plus nettement qu'au cours des deux camps écoulés

Il est enfin probable que des contrôles plus abondants des trois espèces, combinés avec les chiffres absolus de captures obtenus dans les deux camps et nuancés par l'observation directe (1), devraient permettre une évaluation des flux et embranchements migratoires totaux, par une variante de la méthode bien connue « par captures et recaptures » (DREUX 1963).

Mais *Fringilla coelebs*, bien que principal contributaire, n'est pas le seul responsable de la spectaculaire augmentation des Fringillidés entre 1961 et 1963, car les Carduélinés (espèces montagnardes en particulier) passant de 4,9 à 17,7 % du total des captures de La Golèze, accusent la même tendance ; celle-ci se trouve parfaitement justifiée au vu des résultats de DE CROUSAZ (1960, 1963), montrant que le passage des *Carduelis* se déroule à partir de la mi-septembre (Chardonneret, Tarin) ou de la fin septembre (Venturon, Linotte).

L'unique Bec-croisé capturé en 1963 et les quelques observations qui ont été faites de l'espèce à La Golèze ne représentent que le résidu de la pullulation estivale montagnarde de cet oiseau : 1112 Becs croisés ont été ainsi capturés à Bretolet, dont 286 en moins de 2 semaines en août, et 3 seulement durant notre séjour (GÉROUDET 1963, BURNIER 1963).

Quant aux autres groupes, vu la place importante prise en 1963 par les Fringilles, il convient de les juger davantage en absolu qu'en valeur relative, tout en tenant compte d'une durée d'étude supérieure de moitié. Une diminution des Mesanges est notable, due essentiellement à *Parus ater*, dont le passage maximal se fait en effet au début de septembre (DE CROUSAZ 1963). Chez les Turdidés, *Erithacus rubecula* régresse également, mais il est vrai que cette espèce avait atteint un niveau exceptionnel en 1961 à La Golèze.

C'est encore aux dates respectives des deux camps 1961

(1) Il n'est pas prouvé en effet que *tous* les Pinsons capturés à La Golèze soient passés par Bretolet

et 1963 que sont dues les différences notées à l'intérieur de certains genres : disparition du Pouillot fitis au profit du Pouillot véloce, progrès du Rouge-queue noir (aux dépens du Rouge-queue à front blanc ?) ; le recul du Gobe-mouches noir est également spectaculaire.

Les Motacillidés se maintiennent et les chiffres sensiblement constants obtenus pour *Anthus spinoletta* soulignent vraisemblablement le caractère local (ou régional) des oiseaux de La Golèze : ce n'est en effet qu'en octobre que des mouvements migratoires (dont l'ampleur n'est pas comparable à ceux d'autres Motacillidés bagués pourtant moins abondamment à La Golèze) sont notables à Bretolet (DE CROUSAZ 1961).

Sans doute reste-t-il, pour terminer, à formuler quelques projets et souhaits concernant les camps futurs.

La pose de hauts filets (notamment entre les deux petits ressauts rocheux marquant le col) permettrait éventuellement la capture de certains migrateurs diurnes (par exemple Motacillidés et Etourneaux), voire nocturnes (dont la rareté s'est confirmée cette année dans les captures, sinon au passage). De même, un nombre plus élevé de participants permettrait l'installation d'un groupe de filets au flanc des Terres maudites à la limite des derniers épicéas, dans l'espoir d'arrêter certains des nombreux Pinsons et gros Turdidés empruntant cette voie latérale.

Enfin, et comme l'a souligné récemment DE CROUSAZ (1963), une collaboration étroite entre Bretolet et La Golèze devrait apporter des renseignements complémentaires d'ordre dynamique sur le comportement migratoire de diverses espèces, Rapaces et Hirondelles en particulier ; des essais de liaison radio se sont montrés techniquement possibles et devraient ouvrir la voie à cet égard.

De tels projets ne se réaliseront que si l'affluence des ornithologistes au futur camp 1964 (prévu du 13 septembre au 11 octobre) est suffisante ; l'expérience a montré que tout ornithologue est assuré de trouver là des espèces et des méthodes originales, sans équivalent par ailleurs en France ; ainsi lui sera fournie l'occasion d'exercer et enrichir sa passion... à la seule condition de résister vaillamment au froid et au brouillard troublant parfois la sérénité des cimes.

Références bibliographiques

Burnier, E. (1963). — Camp international pour l'I. V. F. du 17 au 28 août 1963, Bretolet. — *Héron*, nº 59.

Crousaz, G. de (1960). — Activités de l'Observatoire ornithologique alpin du col de Bretolet en 1959. — *Nos Ois.*, 25, 169-194.

Crousaz, G. de (1961). — La migration d'automne des Motacillidés aux cols de Cou-Bretolet. — *Nos Ois.*, 26, 78-104.

Crousaz, G. de (1963). — Bretolet 1952-1962, un bilan. — *Nos Ois.*, 27, 86-92.

Crousaz, G. de et Lebreton, Ph. (1963). — Notes sur la migration du Venturon montagnard aux cols de Cou-Bretolet et sur son hivernage en Suisse et en France. — *Nos Ois.*, 27, 46-61.

Dreux, Ph. (1963). — Estimation de l'effectif d'une population par la méthode des marquages et recaptures. — *Terre et Vie*, 110, 367-381.

Géroudet, P. (1963). — Informations. Col de Bretolet 1963. — *Nos Ois.*, 27, 188.

Lebreton, Ph., Formon, A. et Tachet, H. (1962). — Etude préliminaire de l'avifaune locale et migratrice du col de la Golèze (Hte-Savoie). — *L'Ois. et R. F. O.*, 32, 163-173.

Addenda

Ces lignes écrites, le Dr. A. Schifferli nous faisait parvenir un tiré-à-part de sa récente publication sur la migration du Pinson des arbres (Vom Zug der Buchfinken (♂♂ und ♀♀), *Fringilla coelebs* in der Schweiz. *Proc. XIII Intern. Ornith. Congr.*, 1963), 468-474), ainsi que quelques commentaires relatifs à notre manuscrit ; ces données nous suggèrent les quelques lignes suivantes :

Le sexe-*ratio* des captures faites à Bretolet est sensiblement égal à l'unité, mais ce chiffre embrasse ici la totalité du passage migratoire, soit jusqu'à la fin d'octobre ; l'analyse du déroulement de la migration montre par contre pour sa phase première une nette prédominance des ♀ imm., tandis que les ♂ ad. sont de loin la catégorie la moins abondante. Nos propres résultats s'inscrivent donc logiquement dans ce cadre, mais il convient de souligner que leur validité se restreint à une fraction limitée d'une seule saison migratoire.

Il n'en demeure pas moins qu'une analyse ultérieure plus fine, conduite sur un matériel plus abondant obtenu *simultanément* dans les deux camps, permettrait vraisemblablement de résoudre le problème précédemment posé d'une réaction éventuellement différente des 2 sexes à l'égard du facteur que constitue ici la dénivellation.

D'un autre point de vue, l'on constatera l'accord existant entre les données de SCHIFFERLI relatives au sexe-*ratio* des populations hivernantes du Pinson des arbres (*loc. cit.*, p. 473) et nos propres relevés (*Bull. mens. Soc. Linn. Lyon* (1963), 32, p. 289) : 73 et 59 mâles pour 100 individus ont été ainsi dénombrés par cet auteur respectivement à la latitude de Lyon et peu au S. de cette ville, tandis que la même région nous a fourni le chiffre de 69 pour l'hiver 1962-63.

PREMIERE NIDIFICATION DU GOELAND ARGENTE (*LARUS ARGENTATUS*) SUR LES RIVES DU LAC LEMAN

par R. Pricam

Depuis quelques années j'observe en toutes saisons des Goélands argentés en bas Chablais savoyard et, plus particulièrement, au delta que la Dranse forme à son embouchure sur le Léman, près de Thonon.

En 1961, 2 adultes et 1 immature s'y tiennent le 16 juillet sur la plus grande île de la Dranse, et en 1962 j'y vois à nouveau 2 adultes installés le 20 avril.

En 1963, j'y vois 2 adultes les 12 avril et 19 mai, puis 4 adultes les 23 mai, 2 et 23 juin. Ils semblent bien installés, ne s'éloignent pas de l'île et défendent leur territoire contre les Rapaces sans panique, mais avec le calme et l'assurance que leur donne leur force. Malheureusement, à chaque visite, la hauteur de l'eau et la violence tumultueuse de son cours sont telles que l'île m'est inaccessible.

Le 7 juillet, je suis déçu par l'absence totale des oiseaux, mais l'eau a un peu baissé et je réussis à atteindre l'île à gué. J'y trouve très rapidement un nid de Goéland situé sur une vieille souche, abandonnée là par une crue, à environ 50 centimètres du sol. Le nid lui même est assez important, constitué d'herbages secs avec un vieux chiffon incorporé dans la structure (mais pas utilisé comme garnissage) , je note également la présence de 2 rémiges secondaires et d'une primaire. La coupe est bien formée et soignée et contient un œuf incrusté dans les matériaux du nid. La partie de la coquille qui aurait dû émerger du fond est absente et l'œuf lui même envahi de cloportes Tout près je trouve 2 coquilles d'œufs apparemment pillés. A 5-6 mètres de là, le deuxième nid est situé au pied d'une autre vieille souche (verne . Il est comparable en masse et en structure au premier, mais ne recèle ni plume, ni œuf, ni corps étranger. A proximité immédiate se trouve la coquille d'un œuf probablement pillé. Les dimensions approximatives des œufs sont 45 à 50 millimètres sur 70 mil-

limètres, couleur générale un peu plus claire que les œufs de Pierre garin, avec taches plus pâles, plus grandes et plus espacées. Il est possible que les Goélands n'aient pas apporté eux mêmes la totalité des herbes constituant les nids (épaisseur près de 10 centimètres), mais qu'ils aient profité d'amas abandonnés là par quelque crue.

Bien que je n'en aie pas découverts, il n'est pas totalement exclus qu'il y ait eu des poussins cachés et que les adultes soient partis au ravitaillement. Il est surprenant, dans ce cas, que je ne les aie pas vu revenir au cours de trois heures et demi d'observations et de recherches. Je crains plutôt que les pontes n'aient pas réussi. Les prédateurs ne manquent pas : Corneilles, Choucas, Renards, Chiens errants... sans compter la Loutre probable, le Putois possible, les pêcheurs, les gardes-pêche, etc...

Le site est constitué par des îles graveleuses formées par la Dranse entre le pont de Vongy et son embouchure. Les rives sont couvertes d'un épais tapis végétal (entre autres Argousiers, *Hippophaë rhamnoides*, Saules, *Salix* sps., etc.). Ce tapis se raréfie sensiblement sur les îles permanentes et disparait sur celles dont l'exondation n'est qu'occasionnelle. L'île des Goélands ne portait presque pas de végétaux à l'endroit qu'ils occupaient. On trouvera une étude de ce site par André ENGEL dans *Nos Oiseaux*, 1922, sous le titre « Une colonie de Sterne Pierre Garin au bord du Léman ». C'est effectivement là que se maintient péniblement (ou qu'agonise lentement !) la seule colonie existante de Sternes du lac Léman. SHELLEY en 1816 la mentionne déjà (voir R. PONCY, Alauda, 1930). La Mouette rieuse a tenté aussi la nichée à cet endroit (R. PONCY, Diana, juin et août 1908, et plus récemment J. BURNIER, puis R. PRICAM, 1955). Le Goéland argenté s'est plutôt manifesté en bas Chablais savoyard par des rassemblements massifs (30 à 60 individus), tant au printemps qu'en automne, sur les sables de Coudrée, principalement entre 1892 et 1900 (R. PONCY, 1907 et 1930). La possibilité de sa nichée avait cependant été envisagée par V. FATIO à la suite d'une observation qu'il avait faite le 17 juin 1893 (Faune des Vertébrés de La Suisse, 1904).

Actuellement, il se voit en nombre moins élevé, mais assez régulièrement, hivernant en petits groupes (généralement jusqu à 3 individus) puis y passant l'été. Les pattes d'un beau

jaune de chrome indiquent que l'on est en présence de sujets de la race méditerranéenne alias Leucophée *Larus argentatus michahellis*. On se souviendra d'ailleurs de la communication de P. Géroudet au 12e Congrès Ornithologique à Helsinki en 1958 sur la population rhodanienne de l'espèce et des indications qu'il donne dans « Les Palmipèdes », 1959.

On peut encore se demander de quoi vivent ces Goélands. Certainement pour une bonne part des apports charriés par le flot de la rivière, qui sont aussi exploités par les Corneilles (en troupes jusqu'à 50) et par les Mouettes rieuses (jusqu'à 200 à 400 individus en été). Mais aussi de la prospection des terrains proches. J'ai observé des adultes isolés de l'espèce survolant les terres en scrutant attentivement le sol le 26 mai 1957 à Tougues et le 8 juillet 1957 à Chevrens et un sujet posé dans un pré en bordure du delta de la Dranse le 12 avril 1963. (Je rappelle aussi ma note « Le Goéland argenté ravisseur de canetons », *Nos Oiseaux*, 1956). Je l'ai vu s'essayant au parasitisme au détriment des Grèbes huppés pêchant (Saint Joseph du Lac, 25 mai 1958), visitant la région du delta de la Dranse où sont déversées les ordures des villes proches et allant explorer les îles en amont du pont de Vongy (26 mai 1958).

Pillard et peu délicat sur le choix de sa nourriture, le Goéland argenté peut parfaitement s'adapter à la vie lacustre et le prouve puisque, pour la première fois, sa tentative de nichée est constatée dans le bas Chablais savoyard.

BIBLIOGRAPHIE

ENGEL, A. — Une colonie de Sternes Pierre-Garin au bord du Léman. *Nos Oiseaux*, VI-51, 1922.

FATIO, V. — Faune des vertébrés de la Suisse, vol. II. Histoire naturelle des Oiseaux, IIe partie, 1904.

GÉROUDET, P. — Calendrier ornithologique. La saison de nidification en 1955. *Nos Oiseaux*, XXIII-246, 1956.

— Les Palmipèdes, 2e édition, 1959.

— *Proc. XII int. orn. congr.* (Helsinki), 1960.

PONCY, R. — Contribution à l'étude des Échassiers et Palmipèdes se montrant dans la région du Léman. *Bull. Soc. Zool. Genève* T. I, p. 79, 1907.

— Nichées de Mouettes rieuses (*Larus ridibundus*) dans le bassin du Léman. *Diana*, juin 1908.

— A propos des nichées de la Mouette rieuse dans le bassin du Léman. *Diana*, août 1908.

— Contribution à l'étude des oiseaux de la Haute Savoie. *Alauda*, I, 7-8, 1930.

PRICAM, R. — Le Goéland argenté ravisseur de canetons. *Nos Oiseaux*, XXIII-245, 1956.

LE PERROQUET NOIR DE L'ILE DE PRASLIN (ARCHIPEL DES SEYCHELLES)

par H. Legrand

Parmi les espèces d'oiseaux de terre, sédentaires aux îles granitiques de l'archipel des Seychelles, deux d'entre elles : le Perroquet vert, *Psittacula wardi*, et le Serin de Mahé, *Zosterops semiflavus*, ont complètement disparu. Un autre *Zosterops*, le White-eye, *Z. modestus*, que l'on croyait éteint, vient d'être retrouvé en un lieu élevé de Mahé (V. Note *in fine*).

Plusieurs autres de ces espèces, telles que le Petit Merle des Iles, *Bebrornis sechellensis* (Oustalet), la Veuve, *Tchitrea corvina* Newton, la Pie chanteuse, *Copsychus seychellarum* Newton, et le Perroquet noir de Praslin, *Coracopsis barklyi* Newton, sont actuellement très rares, étant confinés à certaines îles ou îlots du groupe des îles granitiques dudit archipel, ou même sur une partie seulement d'une île déterminée.

Le Perroquet noir de Praslin — qui, en fait, n'est pas noir, mais plutôt brun cendré foncé, avec une petite tache blanche au-dessus du bec, et un trait circulaire gris clair autour de l'œil — ne se trouve que sur l'île de Praslin, la seconde en importance des îles Seychelles, avec sa superficie de 3 880 hectares. Ainsi que le fameux palmier dit Cocotier de Mer, *Lodoicea maldivica* (Gmelin) Persoon 1791 (= *Lodoicea sechellarum* Labillardière 1807) ne se trouve qu'à Praslin et, en outre, en petit nombre, dans l'île voisine de Curieuse (1).

(1) Le Cocotier de Mer a été ainsi nommé parce qu'avant sa découverte en 1768 par l'ingénieur Barré dans l'île de Praslin, ses noix doubles étaient connues depuis plusieurs siècles, apportées par les courants marins sur les rivages de l'Hindoustan et des îles Maldives. Albert de la Rue en a découvert une à l'île Efate, dans les Nouvelles Hébrides. Ne connaissant pas l'arbre qui produisait ces fruits, on supposait que ceux-ci venaient d'une plante sous-marine inconnue, qu'on appela Cocotier de Mer, le fruit étant nommé Coco de Mer, noms encore en usage aujourd'hui. Le nom « *maldivica* » ne correspond pas à la patrie véritable de l'espèce, qui est Praslin, chose regrettable, mais qui ne saurait être prise en considération au regard de la nécessaire application de la loi de priorité, laquelle est internationalement admise.

le Perroquet noir fréquente surtout la réserve des Cocotiers de Mer de l'île de Praslin, appelée Vallée de Mai. On pensait que cet oiseau ne nichait que sur les très grands Cocotiers de Mer qui peuvent atteindre une hauteur de 30 mètres et, jusqu'en ces tout derniers temps aucun nid de Perroquet noir n'avait été trouvé.

Ceci n'était nullement surprenant. Il y avait lieu de penser d'abord à la rareté de l'oiseau. Nous avons eu, en mars 1956, la chance d'être témoin d'un spectacle particulièrement rare : nous assistâmes, en nous glissant sous la brousse épaisse du lieu à la tombée du jour, parmi les lodoïcées, vaquois, lataniers et autres essences, à une sorte de « meeting » de Perroquets noirs, piaillant et jacassant à qui mieux mieux, dont il fut possible, à la jumelle, de distinguer huit ensemble. A l'époque, ces oiseaux passaient pour très sauvages, difficiles à approcher, et il ne semblait pas vraisemblable qu'on pût, un jour, parvenir à les apprivoiser.

Ensuite, l'espèce est protégée par la loi, et sa capture, sauf autorisation préalable pour une cause scientifique, est rigoureusement interdite. Disons aussi qu'aux Seychelles il n'y a aucun gibier, et qu'on ne voit circuler ni chasseurs, ni braconniers ; en règle générale, on ne plaisante pas avec les règlements de police. Il serait donc pratiquement impossible de capturer l'oiseau d'une façon quelconque, ni de garder le secret sur cet événement.

Cependant comme à toute règle il y a des exceptions, nous avons pu reconstituer une sorte d'historique des rares essais de capture et d'acclimatation de cette espèce qui aient jamais eu lieu. Les seuls cas ont tous la même origine : un jeune Perroquet tombé du nid ; un passant le recueille et le nourrit avec des fruits, car le « recueilli » est un frugivore. Bien entendu, nous n'avons pu connaître les dates et lieux de capture, ni les noms des « récolteurs ».

Le premier capturé put vivre cinq ans en semi captivité, quittant fréquemment sa cage pour voler en liberté ; il mourut accidentellement.

Le second élevage fut double. Deux perroquets capturés aux environs de 1940 furent gardés en cage pendant dix mois, avant d'être « libérés » à Mahé, au lieu dit « le Niol », principal réservoir d'eau potable de l'île. Mais cette liberté leur fut fatale. Chaque soir, ils retournaient au lieu où ils avaient été gardés en captivité, pour attendre leur pitance, mais leurs

nourriciers, hélas, n'étaient pas là, et ce fut à cet endroit que leurs cadavres furent trouvés ; on pense qu'ils moururent d'inanition, ayant sans doute perdu l'instinct de chercher eux-mêmes leur nourriture, et attendant placidement, mais vainement, qu'on vienne comme autrefois la leur apporter.

Plus heureuse fut l'acclimatation à laquelle nous avons assisté et participé. Deux autres spécimens, capturés à Praslin en bas âge, furent amenés au Jardin botanique de Mahé en 1960, et copieusement nourris de fruits tels que goyaves, bilimbis, colembeles, bananes et ananas. Leur éducation semblait ne devoir présenter aucune difficulté.

Pas tout à fait cependant, car l'un d'eux ne volait pas, ayant été blessé dans sa chute du nid, et soigné. Il mourut quelques mois après sa capture et fut remplacé, dans sa volière du Jardin botanique, par un autre perroquet amené de Praslin. Actuellement, tous deux vivent encore et ne souffrent pas de leur captivité.

Quant à sa nidification, le fait que le Perroquet noir n'existe à l'état sauvage que dans la Vallée des Cocotiers de Mer à l'île de Praslin, ou dans les alentours, avait fait présumer pendant longtemps que cet oiseau dépendait entièrement des conditions particulières prévalant dans cette région de l'île, soit pour sa nourriture, soit pour sa nidification.

On a associé la nidification du Perroquet noir au Cocotier de Mer. Il fut supposé que l'aisselle des feuilles de ce palmier pouvait servir de nid à l'oiseau, d'autant plus que la base du pétiole de la feuille du Cocotier de Mer est naturellement fendue à son point d'attache au tronc, ce qui aurait assuré, a-t-on pensé, un drainage naturel du nid. Cette supposition, quoique bien logique et convaincante, demeura cependant non prouvée.

La récente découverte de deux nids dans des troncs d'arbres morts, Albizia (*Albizia falcata*) et Vaquois parasol (*Pandanus hornei*) (1), l'un dans la Vallée, et l'autre en dehors, nous montre clairement que le Perroquet noir ne dépend pas entièrement du Cocotier de Mer ou de la Vallée pour sa nidification. Il n'est cependant pas dit qu'il ne niche pas aussi dans les troncs pourris de Cocotier de Mer. M. Willy ANDRÉ, de la Section forestière du Département de

(1) Il est à noter que l'*Albizia falcata* est une plante exotique tandis que le *Pandanus hornei* est endémique aux Seychelles.

l'Agriculture, qui découvrit ces nids au cours du mois de novembre 1963, nous rapporte qu'un vieil habitant de Praslin avait déjà vu un Perroquet noir pénétrer dans le tronc d'un Cocotier de Mer mort, dont le sommet était pourri. Vu la hauteur de ce tronc, le vieillard ne put vérifier si l'oiseau allait à son nid ou non.

Des deux nids découverts par M. Willy André, un seul put être examiné, car celui qui se trouvait dans le tronc du Vaquois fut complètement détruit quand le tronc, trop pourri, tomba, détruisant la nichée des trois petits qui s'y trouvait.

Le second nid put être examiné de près. La couvée se composait de deux œufs blancs, déposés sur une couche de poussière de bois pourri, au fond d'un tunnel perpendiculaire partant du sommet du tronc. Ce tunnel mesurait environ 4 pieds de profondeur et servait aussi d'entrée à l'oiseau. Il est intéressant de noter que, dans le cas examiné, un orifice, vraisemblablement aménagé par l'oiseau pour assurer l'écoulement de l'eau de pluie, reliait le nid par-dessous à l'intérieur du tronc. Il est regrettable que la période de couvaison n'ait pu être déterminée, car deux jours seulement après la découverte du nid, les petits éclosaient.

Nous remercions M. Guy Lionnet, directeur du Département de l'Agriculture des îles Seychelles et M Philippe Loustau-Lalanne, attaché au Laboratoire du Jardin botanique de Mahé (Seychelles), pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la rédaction de cet article.

*
* *

Note complémentaire

Extrait du *Journal of the Seychelles Society*, N° 2, octobre 1962, Mahé : « La redécouverte du *Zosterops* des Seychelles (*Zosterops modestus*) », par P Loustau-Lalanne, Département de l'Agriculture, Mahé (Seychelles) :

« Des deux espèces de *Zosterops* ou « Oiseaux-bananes », qui habitaient autrefois les îles Mahé, Praslin et Marianne dans les Seychelles, l'une, *Zosterops modestus*, que l'on

croyait éteinte depuis 1935, a été récemment observée parmi les collines de Sans-Souci et de Souvenir, à Mahé.

« En 1906, cette espèce était encore assez commune à Mahé ; mais en 1935, lors de l'étude que fit VESEY FITZ-GERALD des Oiseaux des Seychelles, l'espèce ne fut pas signalée et, de ce fait, passa jusqu'à maintenant pour être éteinte.

« *Zosterops modestus* n'a jamais été étudié à fond : par exemple, on ne connaît rien de ses habitudes de nidification, de son nid, ni des jeunes poussins, etc. C'est un petit oiseau, d'environ 10 cm de long, d'un gris olive pâle sur le dessus du corps, avec un cercle blanc très apparent autour des yeux. Il vit généralement en troupes, volant parmi les arbres et les buissons à la recherche d'insectes, et pépiant sans arrêt. Son trille d'appel caractéristique s'entend déjà fort bien à une certaine distance. »

(*Traduit de l'anglais.*)

NOTES ET FAITS DIVERS

Première capture de la *Porzana carolina* en France

Chassant le 3 janvier 1963, sur les bords d'un étang de Brenne dans l'Indre, commune de Lingé, j'ai tué un oiseau ressemblant, à première vue, à une Marouette ponctuée.

J'étais assez étonné de trouver une Marouette en cette saison, celles-ci n'arrivant en principe dans nos régions qu'au mois de mars.

Après vérification, nous avons constaté qu'il s'agissait de la Marouette de la Caroline *Porzana carolina*.

De la taille de *Porzana porzana*, le plumage est plus uni que chez cette dernière. Un bandeau noir entoure le bec et descend le long du cou jusqu'à la poitrine. Le bec n'a pas de tache rouge à la base.

Pour éviter toutes contestations, j'ai naturalisé cet oiseau afin de le présenter au Muséum de Paris, où son identification fut confirmée. D'après les traités d'ornithologie consultés je ne relève pas sa capture en France.

Georges Nicot.

Retromigration de Vanneaux (*Vanellus vanellus*) en Artois

Dans la région d'Arras, je note les premières troupes de Vanneaux se dirigeant vers le Nord à partir du 22 février 1964. Ces passages coïncident avec une période de temps doux et vent de S. W.

Or, dès le 3 mars, un refroidissement sensible se manifeste, tandis qu'une bise glaciale souffle du N. E. ; la neige tombe abondamment les 4 et 5 mars et l'on peut assister les 6 et 7 mars 1964, à une spectaculaire rétromigration des Vanneaux dont les vols se dirigent vers le S. S. E. ; ce mouvement rétromigrateur atteint son point culminant le 6 mars ; j'assiste ce jour là, dans la région de Bapaume (P.-de-C.) à l'exode de plusieurs milliers de ces Limicoles.

L. Briche

Sur la dispersion estivale des Hérons bihoreaux

La lecture des notes récemment consacrées dans cette revue (1963, p. 287) par J. M. THIOLLAY au Heron bihoreau *N. nycticorax* nous a suggéré quelques remarques dont nous nous permettons de vous faire part

Il n'est pas dans notre intention de livrer ici prématurément les résultats de notre étude en cours sur les migrations des Hérons bihoreaux indigenes du Centre de la France (environ 1.300 baguages ayant fourni à ce jour près d'une cinquantaine de reprises), mais d'attirer l'attention sur le caractère éventuellement hâtif de l'hypothèse d'une nidification proche, suggérée à l'auteur par l'observation de quelques Bihoreaux en juillet dans le nord-est de la France.

Nous mentionnerons ainsi les quelques reprises suivantes qui nous semblent les plus significatives de notre point de vue ; à nos propres résultats s'ajoutent d'ailleurs ici des données publiées dans les *Bulletins* n[os] 10 à 13 du Centre de Recherches sur les Migrations des Mammifères et des Oiseaux

Lieu et date de baguage	Lieu et date de reprise	Distance et direction
Limagne, 9-6-59	Saint-Michel (Indre), 11-7-59	170 km N.-W.
Forez, 19-6-60	Petegem Oudenaarde (Belgique), 21-7-60	590 km N.
Lac de Grand Lieu, 29-5-56	< Le Crotoy (Somme), 26-7-56	420 km N.-N.-E.
Dombes, 10-6-56	Den Helder (Pay-Bas), 1-8-56	760 km N.
Lac de Grand-Lieu, 21-5-57	Thiron-Gardais (Eure-et-Loir), 2-8-57	240 km N.-E.
Limagne, 2-6-63	Charly-s-Marne (Seine-et-Marne), 7-8-63	355 km N.
Limagne, 29-5-60	Frauenmark, Meckemburg (Allemagne de l'Est), 7-8-60	1200 km N.-N.-E.

Au vu de ces divers résultats, il est même permis de se demander si la dispersion estivale des jeunes du Bihoreau (entrant dans un cadre général par ailleurs bien connu, voir

p. ex. *in* J. Dorst : Les Migrations des Oiseaux, p. 53, *Payot* édit., 1962) ne s'effectue pas *préférentiellement* en direction Nord, d'autant que d'autres espèces aquatiques semblent présenter la même tendance, p. ex. :

Mouette rieuse *Larus ridibundus*, baguée en Dombes le 18-5-59, reprise le 19-7-59 à Waasmunter (Belgique) : 560 km N.

Vanneau huppé *V. vanellus*, bagué en Dombes le 13-5-62, repris le 29-7-62 en forêt de Rambouillet : 380 km N.-W..

Les Bulletins C.R.M.M.O. livrent d'ailleurs divers exemples de faits analogues.

En conclusion, il nous semble provisoirement plus prudent de considérer l'observation estivale, même précoce, de jeunes Hérons bihoreaux, voire d'autres oiseaux aquatiques, comme le résultat d'une « prémigration » à dominante septentrionale, plus que l'indice de nidifications proches. Il est bien évident toutefois que des preuves plus circonstanciées devront être apportées de part et d'autre pour élever définitivement l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

Ph. Lebreton, M. Brosselin.

Un curieux procédé de nidification du Cardinal d'Aldabra *Foudia aldabrana* Ridgw.

Une soulevée du fond océanique dont les bords supportent un anneau corallien de 38 km de long sur 18 de large, avec au centre une lagune de 32 km sur 13 qui communique avec l'océan par quatre « passes » de largeur variable, laissant déferler le flot à chaque marée, tantôt d'un sens, tantôt de l'autre ; telle est l'île Aldabra, « la Verte » en portugais, étalant ses rivages plats au nord des Comores.

Ile britannique par la loi du premier occupant, car aucun traité n'en a fixé l'appartenance, rattachée de fait aux îles Seychelles, n'ayant comme population que le personnel de l'exploitation, 100 à 150 « laboureurs » comme on dit là-bas, sous les ordres d'un administrateur, lui-même dépendant d'un concessionnaire résidant à l'île Mahé, à 1 100 km de là.

Maigre exploitation, car le sol, constitué de coraux tossilés et de sable, n'est guère productif. Le personnel est employé à la pêche, pour l'industrie du poisson salé, une des

nourritures préférées des indigènes africains, et celle de la tortue de mer *Chelonia midas* pour l'alimentation de Mahé. On a essayé le cocotier, sans grande réussite, à cause du terrain défavorable, et des rats qui empêchent les noix d'arriver à maturité. Le coton n'a rien donné. Même les plantes vivrières (Cucurbitacées) réussissent mal à cause d'une sécheresse annuelle de quatre mois pendant la mousson du Sud-Est. Seul le sisal, plante textile, utile à la confection de cordages, représente à peu près l'unique production agricole de l'île.

Aldabra est surtout un précieux trésor pour les naturalistes. Ce « sanctuaire de corail », comme l'appelle le Ct Cousteau, est encore de nos jours à peu près inviolé, vu les difficultés d'accès, tant physiques qu'administratives. C'est là que vivent en grande abondance les tortues éléphantines dont l'espèce n'est représentée ailleurs, et en petit nombre, que sur un seul point du globe à l'antipode d'Aldabra, aux îles Galapagos.

Au cours d'une mission entomologique du Muséum de Paris aux îles Seychelles, j'ai eu l'avantage de pouvoir passer quatre mois à Aldabra et aux îles environnantes, et d'y admirer notamment quelques espèces d'oiseaux sédentaires assez mal connues. C'est ainsi que j'ai été amené à observer le curieux manège d'un couple de *Foudia aldabrana*, un Passereau dont le mâle est noir, rouge et blanc, et la femelle brun foncé et jaune. L'espèce est un peu plus grande que le *Foudia madagascariensis* (Lin.), bien connu à Mahé.

Avant mon départ de Mahé pour Aldabra, je m'étais muni d'un beau balai en paille de riz pour le ménage de ma case. Or, un matin, le balai était toujours à sa place, mais les pailles avaient été coupées en leur milieu, et la moitié « distale », dirait-on, était enlevée.

Je rassemble mon personnel, secrétaire, boys, serveur, cuisinier, « nenenne » (lisez femme de chambre). Tout le monde ouvre de grands yeux, mais la réponse est unanime : « Ce n'est pas moi ! ! », avec un accent de sincérité évident. Ce qui m'étonnait, c'était l'inutilité de cet acte. Si quelqu'un avait besoin d'un balai, il n'avait qu'à me le demander et le rapporter ensuite, mais pourquoi avoir coupé les pailles ? J'en concluais qu'il y avait un fou dans mon voisinage, capable d'actes insensés, et j'attendais avec crainte de savoir com-

ment ses fantaisies allaient se manifester désormais. Je pensais vaguement à un rite de sorcier pour la confection d'un « gri-gri », ce qui n'était pas moins préoccupant. L'administrateur n'y comprenait rien non plus. Bref, comme aucune de mes craintes ne se réalisait, je classai l'incident dans la catégorie des choses incompréhensibles, et je m'efforçai de ne plus y penser.

Quelques jours après, passant près d'un bosquet de *Casuarina*, non loin de ma demeure, je remarque que des *Foudia* y faisaient « meeting », comme disait mon boy qui avait quelques notions d'anglais, et qu'ils faisaient des voyages aller et retour, ce qui impliquait qu'ils devaient travailler à des nids. M'approchant doucement, je ne tardai pas à distinguer dans les branches d'un de ces arbres un objet arrondi jaune pâle, en forme de tiare renversée, autour duquel s'affairaient plusieurs *Foudia*. Voulant voir les choses de plus près, je me fais apporter une échelle et, tout à coup, je reconnais mes pailles de riz, artistement cousues et tissées pour faire un ensemble solide et régulier. Et à l'intérieur, je vois aussi tous mes morceaux d'ouate dont je me servais depuis mon arrivée pour le nettoyage de mes instruments. La femelle *Foudia* les avait ramassés au petit jour et en avait garni son nid pour en faire une couche moelleuse à sa future progéniture.

Cependant, le boy qui m'avait apporté l'échelle était aussi curieux que moi. Malgré ma recommandation, il retourna voir le nid de près, si bien que notre *Foudia*, outrée de ce sans-gêne, décida d'aller loger en un coin plus tranquille, et ainsi le nid fut déserté, ce qui m'empêcha d'observer la suite de l'aventure. Ainsi se termina cette histoire de détournement de paille de riz, par un oiseau, à mon détriment.

M. le Prof. J. Berlioz me signale que cet oiseau est fort peu connu et même assez mal représenté dans les musées du monde. En 1954, M. Cherbonnier, du Muséum, a séjourné à Aldabra avec la mission du Ct Cousteau et a pu rapporter quelques peaux de ce *Foudia*. Il est à présumer que, par analogie avec les vrais Tisserins dont il est en fait un très proche parent, le *Foudia* d'Aldabra a tendance à s'approprier tous matériaux de construction même hétéroclites, qu'il trouve au hasard de ses investigations.

Henry Legrand

Densité de Sylviidés hivernant dans les Maures

La végétation serrée et à feuilles persistantes ne favorise pas l'observation ornithologique dans les Maures, particulièrement aux saisons où les oiseaux sont silencieux.

Si les Fringilles en troupes et souvent en terrain découvert ou volant haut, se laissent voir, d'autres espèces ne se montrent que comme un éclair furtif entre les buissons. L'emploi des filets japonais révèle une densité avienne qui m'a paru digne de remarque.

J'ai utilisé deux filets en différents emplacements sur une superficie de 2 hectares le long de la mer. Les prises ont été faites en dix journées, de fin décembre au début de janvier 1963, dans les moments (assez rares !) sans pluies et sans tempêtes. Sur 78 oiseaux appartenant à 19 espèces, il y avait 45 Sylviidés répartis ainsi qu'il suit :

Phylloscopus collybita	:	6
Sylvia undata	:	3
Sylvia melanocephala	:	16
Sylvia atricapilla	:	20

Ces oiseaux séjournaient, car le nombre des contrôles augmentait au fur et à mesure des baguages pour atteindre environ la moitié des prises les derniers jours. On peut en conclure à l'existence d'une population voisine de 50 Sylviidés à l'hectare.

De quoi se nourrissaient ces oiseaux ? Les Fringilles consommaient les graines de lentisques (*Pistacia lentiscus*) en quantité, les Fauvettes doivent surtout consommer des baies du Myrte commun, ce que confirme la couleur pourpre foncé des excreta. Même sous ce climat privilégié, les insectes sont rares en janvier.

Si les *Sylvia melanocephala* indigènes étaient réparties également entre mâles et femelles, la population d'hivernage des Fauvettes à tête noire était de 17 mâles contre 3 femelles. A l'opposé, les 6 Pinsons capturés étaient tous des femelles.

Les dénombrements paraissent particulièrement intéressant à faire actuellement dans les Maures, car l'invasion de Bostriches et de *Pissodes notatus* anéantit la couverture de

Pins Maritimes, la végétation sur un espace de 100 km sur 50 km sera transformée et les conséquences sur la faune avienne méritent d'être étudiées.

L. Yeatman.

*
* *

Le Laboratoire de Zoologie de Turku (Finlande) nous fait savoir qu'une importante série de baguages a été opérée sur le Bécasseau variable (*Calidris alpina schinzii*). En plus de la bague d'aluminium, les oiseaux portent de une à trois bagues colorées rouges ou blanches.

M. Martti Soikkeli nous demande de bien vouloir lui faire part de toute observation éventuelle concernant ces oiseaux en France. L'ordre de répartition des couleurs pour les bagues teintées devra être noté avec soin.

N. D. L. R.

On nous fait savoir qu'un certain nombre de Bernaches, *Branta bernicla bernicla*, ont été baguées avec des colliers de couleur en matière plastique. Toute information concernant ces oiseaux sera la bienvenue à :

Game Biology Station, Kalö, Ronde (Denmark).

BIBLIOGRAPHIE

BANNERMAN (David A.)

The Birds of the British Isles

(Volume XII)

(Oliver and Boyd, 39 A Welbeck Street, London W. 1, 1963 — In-4°, XII + 444 pp., 31 planches en couleur. — Prix : Sh. 63/-)

Avec le volume XII se termine cette extraordinaire somme des oiseaux des Iles Britanniques que la vaste érudition et l'infatigable travail de recherche menés depuis toujours par notre éminent collègue anglais David A. BANNERMAN, et au talent de son fidèle illustrateur, le regretté George E. LODGE.

Faisant suite au volume sur le Courvite, les Glaréoles, l'Œdicnème, les Outardes, la Grue cendrée, les Sternes, les Mouettes et Goélands, que nous avons analysés en 1963 (v. *L'Oiseau et R.F.O.*, p. 81), ce dernier tome traite des Stercoraires, des Alcidés, des Rallidés et des Gallinacés. On y retrouve non seulement la relation toujours si documentée des observations et travaux de l'auteur, mais également des listes importantes de reprises de bagues et des articles dus aux spécialistes des espèces étudiées.

Personnellement, en raison de notre intérêt pour l'avifaune bretonne, si proche de celle d'Outre-Manche, nous avons été particulièrement attiré par les pages réservées à tous ces oiseaux qui peuplent au printemps nos falaises rocheuses marines. Dans le même ordre d'idées nous avons beaucoup apprécié le lexique des noms celtiques gallois, irlandais et écossais gaélique des oiseaux britanniques. Nous y avons relevé au passage certaines analogies avec nos propres noms armoricains, tels que le « Mulfran » gallois, qui est le Grand Cormoran que les Bretons appellent « Morvran » (corbeau de mer). D'autre part le « Piolen y Môr » en gallois et « pig mor » en breton, etc. Ce qui n'est d'ailleurs pas étonnant quand on sait les liens de parenté qui lient ces deux pays celtiques.

En appendice on trouvera également d'utiles listes : nouveaux oiseaux pour les Iles Britanniques et raretés ornithologiques, etc.

L'auteur et l'illustrateur ont droit à notre reconnaissance pour ce monument de l'ornithologie contemporaine.

M. H. JULIEN.

BANNERMAN (David A.)

Birds of the Atlantic Islands

(Volume I)

(Oliver and Boyd Ltd, 39 A Welbeck Street, London W. 1, 1963 — In-4°, 358 pp., 17 planches en noir et en couleurs, nombreux dessins au trait. — Prix : Sh. 84/-.)

Fidèle à sa formule, le Docteur David A. BANNERMAN nous présente aujourd'hui, après ses 8 volumes sur l'Afrique Occidentale, ses 12 volumes sur les oiseaux d'Angleterre et son volume sur Chypre, un

ouvrage sur les Oiseaux des Iles Atlantiques. Le tome I traite des Iles Canaries et Salvages. Il sera suivi d'un autre sur Madère et les Açores et laisse espérer qu'il y en aura un troisième sur le Cap Vert, et peut être un quatrième sur les Oiseaux des Iles de l'Atlantique Sud.

Comme d'habitude, l'auteur accumule le maximum de renseignements sur chaque espèce, renseignements qu'il a puisés dans la littérature mais qu'il a complétés par ses observations personnelles ou celles qu'il glane chez ses relations dans le monde ornithologique où il compte de nombreux amis. Ouvrage considérable par ses dimensions, ouvrage utile pour ceux qui veulent mieux connaître la faune des Canaries. Nous regrettons en revanche l'absence de clé de détermination si bien présentée dans les ouvrages précédents.

Depuis la publication, nous avons reçu de l'auteur une lettre nous signalant un lapsus qui semble le chagriner beaucoup, mais qui ne nous paraît pas devoir gêner le lecteur. Il s'agit d'une interversion entre *Aegypius monachus* et *Necrosyrtes monachus*. Nous n'attachons pas à cette confusion une importance trop grande car la présence de ces deux oiseaux nous paraît aussi improbable pour l'un comme pour l'autre aux Canaries, le premier ayant été « peut-être vu » au Maroc et l'autre « entrevu » au Rio de Oro. Il est d'ailleurs impossible d'écrire un ouvrage aussi considérable en évitant entièrement des erreurs de cette espèce. L'illustration est abondante et de bonne qualité. Elle est d'ailleurs signée de deux artistes bien connus MM. [illegible] et [illegible]. La qualité de cet ouvrage nous fait espérer la publication prochaine de sa suite.

R. D. Etchécopar.

Bump (Gardiner), Darrow (Robert W.),
Edminster (Franck C.), Crissey (Walter F.)

The Ruffed Grouse

(New-York State Conservation Department. —
In-4°, 915 pp., 4 planches en couleurs, 127 dessins aux traits.)

Nous venons de recevoir un ouvrage paru depuis quelque temps déjà, mais dont les mérites sont tels que nous croyons utile de le signaler à nouveau à nos lecteurs.

La Gelinotte à fraise, comme l'appellent les Canadiens, est peut-être l'un des plus beaux oiseaux gibiers d'Amérique du Nord. Une surexploitation [illegible] les chasseurs de la Nouvelle Angleterre [illegible] prises [illegible] et à tout jamais fort heureusement, des règlements sévères furent pris en temps utile pour éviter à cet oiseau le sort du Tetras cupidon ou Poule des prairies.

Dans cette énorme monographie on trouvera tout ce qui touche à cette espèce, aussi bien sur le plan purement zoologique que sur les plans historique et cynégétique. La biologie de l'animal sauvage comme le problème de l'élevage y sont traités avec une abondance de détails qui laisse supposer que le sujet est totalement épuisé pour un bon moment.

L'illustration est abondante et d'assez bonne venue. Aux quatre planches coloriées et aux nombreux clichés photographiques ont été ajoutés des graphiques, des cartes et des tableaux. Nous signalons particulièrement les deux pages de dessins aux traits montrant la séquence de la mue des rémiges d'un même individu semaine par semaine jus-

qu'à l'âge adulte. Sans vouloir en juger l'exactitude, n'étant pas suffisamment compétent en la matière, cette série de schémas est un exemple de clarté.

Le texte est égrené de petits dessins au trait souvent pleins d'humour comme savent si bien le faire les artistes anglo saxons.

C'est le modèle des monographies d'espèce ; son importance est justifiée par la valeur économique de l'oiseau dont il est traité.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

DEIGNAN (Herbert C.)

Checklist of the birds of Thailand

(Smithsonian Institution Washington, 1963, Bulletin 226. — 263 pp., 1 carte.)

Depuis la publication de la checklist du Comte Nils GYLDENSTOLPE en 1920, dans laquelle ce dernier faisait état de 732 espèces, aucune revue générale n'a été entreprise. Cette nouvelle mise au point porte le nombre des oiseaux du Siam à 1173 espèces.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage est une simple liste dans laquelle l'auteur cherche à nous préciser la distribution des oiseaux par « provinces » thaïlandaises, d'après les plus récentes données fournies par les collecteurs autochtones et étrangers.

R.-D. ETCHÉCOPAR

ETCHÉCOPAR (R. D.) et HUE (F.)

Les Oiseaux du Nord de l'Afrique

(*Illustré par* P. BARRUEL)

Ed. N. Boubée et Cie, Paris, 1964. — 606 pp., 24 pl. couleurs, 3 pl. noir. Env. 400 dessins au trait et cartes. — Prix : 120 F.

Depuis bientôt dix ans nos amis R. D. ETCHÉCOPAR et François HUE travaillaient à l'ouvrage sur les oiseaux du Nord de l'Afrique que viennent de publier les Editions Boubée. L'un et l'autre se trouvaient attirés par le désert et sa faune si spécialisée. Ayant parcouru le Sahara et les régions sub-désertiques, du Sud-marocain à la Haute Egypte, sans compter la Mauritanie et les Canaries, ils en avaient rapporté une moisson de faits et d'innombrables notes sur les caractères de terrain permettant l'identification spécifique des oiseaux rencontrés.

Leur expérience des oiseaux vivants — il y a peu d'espèces dans ce livre qu'ils n'aient observées dans la nature —, leur connaissance de la littérature et la consultation des indispensables collections du Muséum leur ont permis de rédiger ce volumineux ouvrage qui fourmille de renseignements de tous ordres. Conçu avant tout comme un manuel d'identification, il renferme également des renseignements précis sur la répartition — d'excellentes cartes la concrétisent pour chaque espèce —, la reproduction, les pontes, les migrations et l'écologie au sens le plus large du terme.

Ecrit avec élégance et concision, parfois d'une manière lapidaire, le texte est d'une consultation très fructueuse pour tous ceux qu'inté-

ressent la faune de la partie de l'Afrique comprise entre la côte méditerranéenne et une ligne légèrement au Sud du Tropique du Cancer qui suit dans l'ensemble le 21e parallèle. Pas moins de 490 espèces sont ainsi traitées en détail, rangées selon une séquence classique.

Un manuel d'identification ne peut se concevoir sans illustrations. Celle qui accompagne cet ouvrage est de très grande classe. Il est d'ailleurs inutile d'en faire une longue apologie : indiquer que notre ami Paul Barruel en est l'auteur suffit à marquer ses qualités aussi bien scientifiques qu'artistiques. Plus de 200 espèces sont représentées en couleurs, toujours d'une très heureuse manière. Des dessins au trait émaillent le texte et fournissent les renseignements complémentaires sur les espèces non figurées sur les planches hors-texte.

Ajoutons que l'ouvrage est remarquablement présenté par les Éditions Boubée. Celles-ci ont résolument abandonné les formules désuètes utilisées il y a encore peu d'années ; le texte et les planches sont d'allure très moderne tout en restant sobres et classiques.

Les esprits chagrins découvriront çà et là des points de désaccord avec les auteurs. Mais on n'écrit pas 600 pages de texte dense dont chaque mot est chargé de sens, sans commettre quelques inexactitudes de détail. Nous regretterons seulement que les noms arabes donnés en appendice n'aient pas été transcrits aussi en écriture phonétique ; cela aurait facilité le dialogue du voyageur avec les autochtones, nombre de ces autres ne sachant toujours les lire. Les illustrations sont toutes impeccablement tirées. Regrettons que le nombre malgré tout limité des planches ait obligé à concentrer tous les Traquets sur une seule page. Les figures restent très lisibles, mais ces oiseaux si nombreux dans l'aire étudiée auraient mérité mieux.

Les auteurs nous ont donc donné un excellent ouvrage, fruit d'une expérience personnelle qui ne se dément jamais tout au long de ces pages. Tous deux ornithologistes de terrain et de laboratoire, familiers des jumelles comme des tiroirs de collections, leurs qualités se complètent parfaitement. Leur collaboration que nous savons si amicale fut de ce fait le gage même de la réussite d'une œuvre qui deviendra un classique.

L'ornithologie française a su depuis la guerre montrer qu'elle était capable de produire dans le domaine de la biologie, de l'écologie et de la biogéographie des œuvres de qualité. Soulignons que le « Etchécopar-Hüe » est le premier livre de faunistique de cette envergure publié depuis les « Oiseaux d'Indochine » de M. Jean Delacour en 1931. Cette sortie des presses témoigne du renouveau dans l'étude des oiseaux en France. Nous remercierons sans restriction aucune les auteurs de cette magnifique réalisation.

Jean Dorst

Friedmann (Herbert),

Host relations of the parasitic cowbirds

(Smithsonian Institution Washington 1963, Bulletin 233 — 275 pp.)

Comme on le sait, H. Friedmann s'est spécialisé depuis longtemps déjà dans l'étude des espèces parasites. C'est ainsi qu'on lui doit le « Parasitic Cuckoos of Africa » (1948), « The Honey-Guides » (1955) et « The Parasitic Weaverbirds » (1960).

Il s'agit cette fois d'une mise à jour d'un premier travail paru en 1929 sur le même sujet. Depuis cette date, il a su amasser une énorme

documentation qui vient utilement compléter celle qu'il avait utilisée autrefois.

Six espèces sont passées en revue, deux qui parasitent un nombre considérable d'espèces : *Molothrus ater* et *bonariensis*, deux autres qui se montrent beaucoup plus sélectives dans le choix de leurs victimes : *Tangavius aeneus* et *Psomocolax oryzivorus*. Les deux dernières faisant preuve d'un grand esprit de singularisation puisque *Molothrus rufoaxillaris* parasite presque exclusivement son cousin *Molothrus badius* qui se contente ... d'être parasité !

Pour les deux premiers, l'auteur reprend la liste des espèces parasitées en précisant les circonstances, les lieux et la fréquence des cas où elles l'ont été. Pour les quatre derniers, il se montre beaucoup plus laconique. Les renseignements reçus par lui depuis sa dernière publication ne justifiant pas une révision totale de ce qu'il avait déjà exposé.

Cet ouvrage est intéressant même pour ceux qui refusent de se pencher sur des faunes qui ne sont pas celles qu'ils peuvent observer eux-mêmes, car il apporte de nouvelles lumières sur le mécanisme complexe et encore fort peu connu du parasitisme.

R.-D. ETCHECOPAR.

KRÖSCHE (Otto)

Die Moa-Strausse, Neuseelands ausgestorbene Riesenvögel

(Die Neue Brehm Bucherei Nº 322,
A. Ziemsen-Verlag, Wittenberg Lutherstadt 1963
148 pp., 14 photos, 12 dessins et cartes. — Prix : DM 8.50)

Les Moas, oiseaux géants disparus depuis plusieurs siècles font l'objet de ce livre qui s'adresse moins à l'ornithologue qu'à l'amateur féru de paléontologie. En plus des renseignements concernant les oiseaux, une part importante du texte revient à la description détaillée des fouilles et à l'origine des Moas. Malgré tout son intérêt, cette brochure est touffue ; l'abondance des détails en rend la lecture souvent pénible et la typographie ne contribue pas à diminuer cette impression de lourdeur. Toutefois il serait injuste de méconnaître les mérites de l'auteur, qui nous livre ainsi l'ensemble des connaissances acquises sur ce groupe éteint de Ratites.

M. CUISIN.

MEYER DE SCHAUENSEE (R.)

The birds of Colombia

(and adjacent areas of South and Central America)

(Academy of Natural Sciences of Philadelphia 1964.
In 8º, 426 pp., 2[illegible] planches hors-texte en noir et en couleurs,
87 dessins au trait. — Prix : $ 10.)

Rares sont les ouvrages d'identification consacrés aux oiseaux d'Amérique du Sud. C'est donc avec un plaisir manifeste que nous avons appris la publication de ce volume, qui traite d'un pays où la densité des espèces est peut-être la plus forte du monde. Pour reprendre les chiffres mêmes de l'auteur, la Colombie est habitée par 1556 espèces

(261) sous-espèces, soit plus du double de ce que l'on peut voir aux U. S. A., d'une superficie pourtant quinze fois plus grande. La Colombie possède à elle seule 56 % des espèces constituant l'avifaune sud-américaine !

De ce fait, l'ouvrage dépasse largement le territoire défini par son titre ; aussi peut-il rendre de grands services à tous les ornithologues professionnels ou amateurs qui voyagent en Amérique Centrale ou dans tout le nord de l'Amérique du Sud.

Le texte, lapidaire, définit en quelques lignes l'apparence extérieure de l'oiseau, sa distribution et son habitat. On connaît la réputation de l'auteur, qui s'est spécialisé depuis très longtemps dans l'étude de cette région ; aussi est-il un des rares qui puisse se permettre de dire tant de choses en si peu de mots.

L'illustration est abondante : 259 espèces sont représentées en planches hors-texte, presque toutes polychromes. Elles sont dues au talent d'un artiste bien connu surtout outre-Atlantique, Earl L. Poole. Quatre-vingt-sept autres font l'objet de dessins au trait exécutés par J.-M. Sutton, artiste très apprécié des ornithologues français ; l'un et l'autre ne semblent pas avoir été trahis par la reproduction.

Après les ouvrages de Goodall sur le Chili et d'Olrog sur l'Argentine, voici une nouvelle contribution à l'étude des oiseaux de l'Amérique du Sud qui facilitera l'observation et agrandira ainsi le cercle de ceux qui cherchent à mieux connaître le comportement des oiseaux de cette partie du monde où l'avifaune garde encore son mystère.

R.-D. Etchécopar.

Morbach (J.)

Vögel der Heimat
Band 5. Familien der Falken und Greife

(Druck von Kremer-Muller und Cie, Eschs/Alzette (Luxembourg), 1963. — 208 pp., 35 photos, broché sous jaquette illustrée en couleurs. — Prix : Fr. lux. 140.)

Ce nouveau volume consacré aux oiseaux du Luxembourg traite des Rapaces diurnes observés dans ce pays, qu'ils soient nicheurs ou non. Le livre commence par un chapitre général sur les moyens d'étudier le régime des Rapaces et notamment le principal : l'examen des plumées. A cet égard, il est regrettable que l'auteur n'ait pas fourni davantage de renseignements pratiques, si utiles pour les débutants (ceux qu'il donne n'occupent que deux pages).

Puis les Rapaces sont examinés successivement en détail en commençant par les Faucons. La place accordée aux espèces nicheuses est importante et l'auteur s'étend avec juste raison sur leur régime. Sans négliger les résultats d'Uttendörfer, il fait surtout état de ceux obtenus par lui-même ou d'autres ornithologues luxembourgeois, ce qui est bien plus intéressant car ces renseignements sont inédits. Ces données confèrent à l'ouvrage un grand intérêt car les informations précises relatives à la nourriture des Rapaces diurnes restent peu nombreuses ou fort dispersées.

Pour terminer, un chapitre spécial traite de la protection des Rapaces ; il s'agit, en fait, d'une simple énumération d'opinions émises par des spécialistes européens. Chose curieuse, il n'y est absolument pas question de la Convention de 1950, pourtant ratifiée par le gouvernement du Grand Duché en juin 1962. Cette lacune me paraît d'autant

plus inexplicable que la Revue *Regulus* a longuement commenté cet événement dans son numéro 10 de l'année 1962. Un appendice contient des mises au point ou des suppléments aux précédents volumes. L'illustration, due à plusieurs photographes, représente des oiseaux pris dans la nature ou des spécimens montés.

Bien présenté et de lecture facile, ce livre intéressera ceux qui aiment ce groupe d'oiseaux si menacés.

M. Cuisin

Olrog (C. C.)

Lista y distribucion de las aves Argentinas

(Universidad Nacional de Tucuman, 1963. — In 4°, 377 pp., quelques cartes.)

De l'avis général, notre ami C. Olrog est actuellement l'ornithologiste argentin le plus compétent. Après nous avoir donné un petit guide de terrain selon la formule comparative et facilement portative de Peterson, il nous offre aujourd'hui une liste critique des oiseaux d'Argentine. C'est une mise à jour de celle qui avait paru en 1936-1941 dans « *El Hornero* » sous la plume de R.-A. Zotta. L'auteur y précise la distribution par sous-espèces et les récentes découvertes ainsi que les modifications apportées tant à la nomenclature synonymies qu'à l'avifaune proprement dite (notamment les disparitions).

Un essai de subdivision par zones écologiques nous est proposé au début de ce travail : zone tropicale, zone chaco pampa, zone andine et zone de l'Atlantique sud, chacune caractérisée par des groupes de familles.

Une esquisse sur les voies migratoires les plus marquantes nous est également soumise sous forme d'une carte avec tableaux de répartition par espèces.

Ce travail vient heureusement compléter le précédent qui s'adressait surtout aux amateurs alors que celui-ci vise avant tout à satisfaire les spécialistes systématiciens.

R.-D. Etchécopar.

Pinchon (le Père R.)

Faune des Antilles françaises

(*Les Oiseaux*)

(Fort-de-France, 1963. — 264 pp., 34 planches hors-texte dont 2 en couleurs, 1 carte.)

Pour le naturaliste, il est impossible de dissocier l'étude contemporaine de la faune antillaise du nom de notre ami le Père Pinchon. Malgré son absorbante profession d'éducateur, ce dernier est avant tout à nos yeux un naturaliste passionné par tout ce qui touche à ces îles tropicales qu'il habite depuis si longtemps. Normand de naissance, c'est un Antillais d'adoption, aussi connaît-il la faune de cette région comme personne jusqu'à nos jours tout en marquant une certaine préférence pour les oiseaux. Nous savions donc à l'avance que cet ouvrage ne serait pas celui d'un amateur superficiel mais bien celui d'un scientifique très averti. Nous le savions aussi par expérience, car il accepta, il y a quelques années, de nous conduire dans toutes les biotopes les plus

typiques de la Martinique dont il voulait nous donner un aperçu général assez complet quoique nous ne pouvions y consacrer qu'une période assez courte. Il nous avait alors étonné par sa connaissance profonde du pays, de ses habitants, de sa faune et de ses ressources.

Pour des raisons qu'il indique dans son introduction, l'auteur divise son livre en chapitres correspondant aux biotopes les plus caractéristiques. C'est un point de vue inhabituel et quelque peu déroutant pour l'ornithologiste averti, mais le but du Père Pinchon est avant tout de se mettre à la portée des habitants de nos départements d'Amérique afin de leur faire aimer les oiseaux et de les inciter à lui communiquer leurs propres observations. Tableaux dichotomiques et illustration viennent à l'appui du texte pour faciliter la tâche du lecteur. Deux planches en couleurs de Paul Barruel sont fort bien venues. Elles concernent huit oiseaux choisis parmi les plus représentatifs de cette région. Les autres planches sont constituées de clichés photographiques le plus souvent signés de Bon-Saint-Côme.

Toujours dans un but de vulgarisation, le Père Pinchon nous donne les noms vernaculaires antillais des oiseaux. Nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir ajouter le véritable nom français, peut-être a-t il reculé devant le fait que ces dénominations n'existent pas pour toutes les espèces : il aurait donc fallu les créer. L'indéniable compétence de l'auteur lui en donnait le droit sans qu'il ait à craindre de se montrer arbitraire.

Il est particulièrement réjouissant de voir que nos possessions américaines n'ont pas été complètement délaissées par l'ornithologie, aussi souhaitons nous qu'un jour prochain paraisse un ouvrage aussi complet, intéressant et documenté sur la Guyane française.

R.-D. Etchécopar.

Rowan (M.-K.)

The Yellowbill duck (Anas undulata *Dubois*) *in Southern Africa*

(South African Ornithological Society : African Wildfowl Enquiry, Rapport N° 2. — 56 pp., nombreux graphiques.)

Petite monographie d'un Canard que l'on rencontre communément dans une grande partie de l'Afrique, où il tient la place de notre Colvert tant par son abondance que par son intérêt cynégétique.

Cette étude générale de la biologie de l'espèce, et plus particulièrement du milieu qu'elle recherche, est géographiquement limitée car elle est basée sur les résultats d'une enquête lancée il y a quelques années par l'Association des Chasseurs de Gibier d'eau d'Afrique du Sud.

R.-D. Etchécopar.

Schönwetter (Max)

Handbuch der Oologie, herausgegeben von Dr W. Meise

(Akademie-Verlag, Berlin. – In-8°, Fascicules 5 à 8, p. 257 à 512. 1 pl. en couleurs.)

Viennent de paraitre les fascicules 5, 6, 7 et 8 de cet important traité d'oologie que nous avons longuement analysé il y a 2 ans déjà (v. *L'Ois. et R. F. O.*, 1962, p. 188).

Cette deuxième série est illustrée d'une planche en couleurs d'autant plus intéressante qu'elle se rapporte à des œufs qui ont été jusqu'à ce jour très rarement, pour ne pas dire jamais, représentés : *Micropygia*, *Heliornis*, etc... Quand on sait l'importance de l'iconographie en oologie, on appréciera ce nouvel apport à un chapitre de l'ornithologie trop souvent négligé pour ne pas dire dédaigné. Nous souhaitons sincèrement que rien ne viendra s'interposer dans l'avenir qui puisse empêcher l'achèvement de cette publication si courageusement entreprise par le Dr Meise, car rien de comparable n'a été publié jusqu'ici dans ce domaine.

R.-D. Etchécopar.

Vorobiev (K. A.)

Oiseaux de Iakoutie

(Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Moscou, 1963. — 335 pp., 121 dessins au trait, planches couleurs et photographies, cartes — Prix : 2 roubles 67 kopecks.)

La Iakoutie, ce territoire immense occupant 1/7e de toute l'Union Soviétique, a été jusqu'à une époque très récente une « tache blanche » sur la carte faunistique de ce pays. Même des régions plus éloignées de l'Europe, comme le Kamchatka, le Pays Tchoukichi ou la presqu'île d'Anadyr, ont été mieux étudiées que les quasi inaccessibles toundras, taïgas et montagnes de Iakoutie.

Chargé de l'inventaire ornithologique de cette région, K. A. Vorobiev l'a parcourue au cours de six années, de 1955 à 1961, rassemblant d'importantes collections et réunissant d'innombrables données biologiques et écologiques sur des espèces rares ou endémiques telles que la Grue blanche (*Grus leucogeranus*), la Grue noire (*G. monachus*) la Grue du Canada (*G. canadensis*), la Mouette rose (*Rhodostethia rosea*), le Petit courlis (*Numenius minutus*), le Chevalier cendré (*Tringa incana*), le Macrorhamphe gris (*Macrorhamphus griseus*), le Gobe-mouche ponctué (*Bradypterus thoracicus*), etc...

On ne saurait trop féliciter l'auteur et ses compagnons d'expédition de cet important travail de défrichage, appelé à rendre les plus grands services aux ornithologistes du monde entier. La bonne qualité de l'illustration et l'abondance des cartes de répartition ne rendent cet ouvrage que plus précieux.

Pierre Pfeffer.

Check-list of Birds of the World

Volume X

(Cambridge, U. S. A. Museum of Comparative Zoology, 1964. — In-8o, 502 pp. — Prix : $ 10.)

La « Check-list of Birds of the World », qui, dans l'esprit des ornithologues américains, est destinée à remplacer la « Hand-list » de Sharpe, devenue périmée, est, on le sait, un ouvrage condensé de systématique générale des Oiseaux, commencé par J. L. Peters en 1931 et dont l'édition se poursuit sous la direction de E. Mayr et R. Paynter. Le tome X, qui vient de paraître, est consacré à une partie des Passereaux insectivores turdiformes : *Prunellidae*, *Orthonychinae*, *Picathartinae*,

nae, *Timaliinae*, *Turdinae*, *Panurinae*, et *Polioptilinae*; il est dû à la collaboration de H. Deignan, R. Paynter et D. Ripley : ouvrage considérable, vu l'importance numérique des deux familles essentielles, celles des Timaliidés et des Turdidés.

D'une présentation très soignée, comme le sont tous les volumes de cette série, il s'inspire essentiellement de la même conception que les deux récents tomes précédemment parus soit les tomes IX et XV, avec pourtant cette différence qu'il ne comporte plus dans sa nomenclature de noms vernaculaires anglais. Ce n'est pas à nous, Français, de juger de l'opportunité de cette réforme : cet usage des langues courantes autres que le latin pour désigner des Oiseaux exotiques s'avère parfois souhaitable, parfois au contraire une source de confusions, mais reste en tout cas toujours très difficile à appliquer.

Evidemment on ne saurait attendre des auteurs d'une telle liste une étude étayée sur un contrôle critique et impartial de toutes les espèces et sous-espèces qui y sont mentionnées. Contrairement à l'espérance de certains, j'estime en effet que ce genre d'ouvrage ne constitue nullement une mise au point, définitive pour notre époque, de la systématique ornithologique actuelle : celle-ci pourra certainement subir encore des améliorations, aussi bien dans la conception générale des groupes et des séquences que dans la simplification de la nomenclature, le nombre trop élevé et la valeur des sous espèces acceptées restant fort discutables. Néanmoins – et c'est là l'essentiel – c'est une récapitulation soignée et consciencieuse, en même temps qu'un rappel précis, de tout ce qui a été décrit jusqu'à présent parmi les groupes faisant l'objet de ce volume, et c'est en somme avant tout du point de vue bibliographique que cet ouvrage reste une base indispensable pour toute étude de systématique un peu approfondie, en accord avec toute la somme de connaissances accumulées à ce jour.

Dans cet ordre d'idées, on avait eu parfois à déplorer dans des tomes antérieurs l'absence assez fréquente de références à cet ouvrage descriptif essentiel qui reste malgré tout le « Catalogue of Birds in the British Museum ». Parmi la littérature ornithologique pourtant bien plus récente que ce dernier, on peut regretter encore que ce nouveau volume présente à nouveau quelques omissions non négligeables : cela prouve une fois de plus combien il est délicat de réunir toute la documentation, — et pas seulement celle de langue anglaise, — voulue pour le rôle assigné à de telles publications.

J. Berlioz.

« *De l'Autourserie, et de ce qui appartient au vol des Oiseaux* » *par Pierre de Gommer, Seigneur de Susancy et F. de Gommer, Seigneur de Brueil (1594)*

(Réédition par « *Chasse au Vol* », 60, rue Sartoris, La Garenne, Seine.)

Ce petit ouvrage, devenu fort rare, est l'un des classiques de cette littérature si spéciale que constituent les Traités de Fauconnerie.

Il vient d'être réédité, suivant son édition originale, par l'Association des Fauconniers Français, car il est encore, de nos jours, le meilleur ouvrage écrit en langue française sur ce sujet si particulier du « bas-vol », la chasse avec l'Autour dressé.

Le style en est simple et concis, d'une lecture souvent savoureuse, écrit dans cette langue imagée du XVI[e] siècle où le vocabulaire ésotérique de la Fauconnerie se trouve dans son contexte.

La méthode de l'auteur dénote de grandes qualités d'observation : il

décrit en maître les mœurs, les habitudes, la psychologie, les maladies des oiseaux de bas vol.

A la lecture de ce traité il paraît évident que les fauconniers ont été les précurseurs de la psychologie animale et de la médecine vétérinaire.

Si en ce domaine les remèdes sont le plus souvent fantaisistes à nos yeux, les symptômes bien décrits et le diagnostic posé nous permettent de reconnaître des maladies maintenant bien connues : pasteurellose, trichomonose, coccidiose, helminthiases, etc..

Au point de vue technique, l'ouvrage, comme tous ceux de cette époque, s'adresse à des fauconniers déjà avertis et ne mentionne donc pas toutes les phases élémentaires du dressage et de l'entretien des oiseaux de vol.

Il est de ce fait très précieux à l'Autoursier moderne, à qui les principes de base sont familiers mais qui a perdu ces mille et un petits secrets des fauconniers du temps jadis.

M. et J-F. Terrasse.

Auteurs divers

Ecological Studies

(*Acta Vertebratica*, Vol. 2, nº 2. — Almqvist & Wiksell, Stockholm, 1963.)

Nous sommes heureux de signaler ici à nos lecteurs un important travail suédois (publié en anglais) sur l'écologie du Cygne muet *Cygnus olor* dû aux efforts d'une équipe d'ornithologistes dirigée par notre ami et collègue Kai Curry-Lindahl. Quoique cette étude se borne aux territoires Sud-Est de la Suède, tout européen y trouvera des renseignements extrêmement intéressants sur le comportement de cet oiseau et notamment sur sa nourriture et les conséquences économiques de sa présence en grand nombre dans un pays donné.

R.-D. Etchécopar.

On nous prie de faire paraître l'annonce suivante :

Les Compte-rendus du XIIIe Congrès ornithologique international, qui s'est tenu à Ithaca (U. S. A.) en 1962, viennent de paraître sous le titre :

« *The Proceedings of the XIIIth International Ornithological Congress* » et peuvent être dès maintenant envoyés sur demande.

Cet ouvrage comporte deux volumes reliés représentant dans l'ensemble un texte de 1250 pages environ, orné en frontispice d'une planche photographique en couleurs, et contient toutes les 110 communications qui furent soit présentées soit mentionnées par titre au cours des séances de ce congrès. Ces communications, de caractère très éclectique, sont inspirées de toutes les tendances les plus diverses de l'Ornithologie : taxinomie, paléontologie, migration et orientation, phylogénie et évolution, reproduction et cycles biologiques, endocrinologie et métabolisme, zoogéographie, etc. L'ensemble peut donc être considéré comme une récapitulation générale, éditée avec soin, des recherches contemporaines de tout genre concernant les Oiseaux.

Prix : 20 dollars U. S. A. pour l'ouvrage complet.